

La Visite

- Fabian Daurat

Prologue : Rendez-vous manqué avec la mort

Tous les matins du monde se ressemblent autant qu'ils se succèdent, depuis qu'il y a des matins et un monde pour les soutenir.

J'en sais quelque chose moi qui les fuis tous, chacun leur tour, les uns après les autres, méthodiquement, résolument.

On dit que c'est nous qui tournons autour du soleil mais c'est faux, je le vois bien me cerner et me narguer. Il brille autant que j'endure l'obscurité, il voyage dans le ciel autant que je dépéris dans mon marigot.

Tous les matins du monde se ressemblent et celui-là, c'est celui de trop.

Il s'est échappé avant que je n'ouvre les yeux mais il a laissé, en partant, la certitude d'être le dernier et j'ai recueilli son message alors que les ombres s'allongeaient déjà, en ce printemps resté à l'heure d'hiver pour la première fois depuis des décennies, annonçant la nuit.

Comme elle est belle, la nuit. Celle-là aussi sera la dernière.

Cela fait si longtemps que je songe à mourir et que je prépare l'échéance. Enfant déjà il m'arrivait régulièrement d'espérer ne jamais voir le prochain matin. Pourquoi ? Je peine à le dire. Je sais très bien pourquoi je veux mourir aujourd'hui, mais je ne suis pas bien sûr de ce qui en provoquait le désir à sa genèse, durant l'âge tendre.

J'avais une mère en grande souffrance psychologique voire psychiatrique, un père absent, mais ça ne suffit pas, d'autant moins que je me croyais fort alors, j'étais persuadé de triompher de ma détresse quand viendrait l'heure de bâtir un royaume.

Je ne savais pas que je ne bâtirais rien du tout et que je m'avererais toujours plus faible, vulnérable, dépouillé, livré à une pénible errance entre paradis illusoires et enfers dévorants.

Je souffrais déjà, je crois, du monde, qui est aujourd'hui mon tombeau. Je souffrais de l'injustice hurlante partout où mes yeux d'enfant se posaient, partout où il m'était donné d'observer mes semblables, les plus proches et les plus éloignés, je voyais l'injustice à l'œuvre, de la plus dérisoire à la plus cruelle.

Oui, en y pensant, c'est moins ma vie que je voulais fuir, que ce monde dans lequel j'avais été propulsé.

Toujours est-il que j'ai alors forgé, à cette époque, une prière devenue rituelle, perpétrée à travers les années et les âges de mon existence, la requête adressée à Dieu de bien vouloir récupérer son dû pendant la nuit. Doucement, gentiment, sans la moindre douleur, sans la moindre gêne, que la volupté d'une caresse enveloppante, linceul tissé de brume légère pour toute nudité et toute parure.

Je n'étais pas encore fixé sur Dieu dans mes jeunes années, j'avais bien identifié le mystère, n'adhérant à aucune des explications auxquelles j'avais accès mais dans l'incapacité intellectuelle, alors, de mener mes propres investigations. La question de l'existence ou de la non existence de Dieu me paraissait déjà vide de sens. Il y avait forcément quelque chose, mais quoi ?

Aujourd'hui j'ai forgé des réponses précises sur la nature de Dieu, au gré de mes pérégrinations existentielles, et ce n'est certainement pas la raison pour laquelle j'écris ces lignes qui me fera changer d'avis.

Ce matin-là, c'était celui de trop et j'avais longuement mûri le scénario. Après avoir longtemps cherché un moyen de mettre fin à mes jours, j'ai fini par élaborer la méthode idéale.

Car le problème du comment mourir est bien plus important qu'il n'y paraît.

Me jeter du haut d'une falaise ? D'abord c'est extrêmement difficile et aussi pressé que je puisse être de rendre l'âme, il me semble impossible que mes jambes s'exécutent et me propulsent dans le vide. Et puis, c'est dégueulasse, le rosbeef, une fois arrivé à terre, pour les gens qui tombent dessus et les professionnels qui s'en occupent.

Une overdose de médicaments ? Aussi bien pensée puisse être l'ordonnance, les risques sont bien trop grands de se rater, de tout dégueuler ou pire, une partie seulement, laissant l'autre provoquer des séquelles épouvantables et irréversibles. Cauchemar absolu.

Me pendre ? Non de Dieu mais comment font-ils pour se pendre ? Comment ne pas craindre la douleur atroce, tout aussi brève soit-elle, et encore, qui sait ? Comment s'affranchir de l'image que l'on laisse, la langue expulsée, l'écume abondante arrachée à la gorge fracassée et même, paraît-il, une érection, dans de telles circonstances, obscène.

Un flingue ? Il faut le trouver d'abord ! Appuyer, je ne sais pas si c'est plus facile que sauter mais surtout, la cervelle qui gicle, on l'aura compris, c'est pas trop mon truc.

Non, ça se passera dans une voiture.

Je n'en ai pas, mais je viens d'en louer une.

Il me suffit d'acheter quelques mètres de tuyau d'arrosage et un gros rouleau de scotch. Je n'ai qu'à me servir dans ma propre trousse de médicaments, une boîte de somnifères que je garde soigneusement à cet effet, que me prescrit tout simplement mon médecin. Je n'aurai qu'à me rendre dans un endroit isolé, en plein milieu de la nuit, me garer et fixer une extrémité du tuyau au pot d'échappement, l'autre donnant sur l'intérieur de l'habitacle, en colmatant l'espace de la vitre ouverte avec du ruban adhésif, pour éviter les fuites et obtenir le résultat au plus vite.

J'avale la boîte de pastilles pour dormir, un hypnotique, avec un anti-vomitif en vente libre. Au bout de cinq minutes je démarre la voiture. Je ne devrais pas avoir à respirer longtemps les gaz d'échappement, ils me finiront peu après le coma dans lequel j'espère très prestement plonger.

Tout était prêt.

C'était le dernier matin.

Il s'avéra le premier.

Plus rien ne m'attache à ce monde.

J'ai eu des rêves, oui. Je suis ce qu'il convient d'appeler un raté. Un vrai raté a un petit peu de talent tout comme la vraie tragédie contient sa teneur en lumière. Pour que l'échec soit retentissant il faut que la tentative ait pu paraître crédible.

Et puis, surtout, j'ai connu l'amour. J'ai aimé une femme follement, démesurément, absolument et ce fut, sans surprise, une tragédie, comme tout ce que j'ai toujours touché, ma vie entière. Celle-là est sublime autant que cruelle.

Mais l'événement qui se produit à présent est si vertigineux, la déflagration si puissante, que ma propre vie disparaît tout à fait derrière l'impératif de me rendre témoin de cet incroyable spectacle, la chose la plus folle qui, non seulement soit arrivée à notre espèce humaine, mais à cette planète toute entière, depuis qu'elle a émergé du chaos.

On parle de réalité qui dépasse la fiction, en l'espèce on ne peut pas mieux dire. La fiction avait annoncé avec insistance un tel événement mais seuls quelques hurluberlus croyaient que cela puisse vraiment se produire un jour.

Pour ma part, j'étais tellement persuadé que c'était plausible que je l'avais consigné par écrit, parmi un fatras extraordinaire dont pas une page n'a jamais été publiée. Je voulais être auteur, écrivain, poète.

Cela fait de moi une sorte de prophète.

Anonyme, inconnu, impuissant, démuné, amer et frustré, mais un prophète quand même et rencontrant enfin quelque destin dont j'avais perdu tout espoir.

A présent, ça m'est totalement égal.

Je n'aurais jamais pu inventer ce qui suit de toute façon.

Chapitre I : l'apparition

Ce lundi 16 mai 2022 à 19h17 pile, tous les écrans du monde, sans une seule exception sur la planète, avec ou sans connexion et même ceux qui étaient éteints se sont allumés au même instant, ont affiché la même image, celle d'une femme assise à une table, face caméra, dans un décor de plateau télé de style chaîne info, sans aucun signe rattaché à aucune langue ni aucune culture en particulier.

Le monde est frappé de sidération en quelques secondes, le temps de réaliser, pour ceux qui étaient sur des terminaux, ce qui venait de se produire. En quelques minutes la traînée de poudre avait gagné toutes les strates de la civilisation humaine et avant même que cette femme n'ouvre la bouche, elle avait déjà changé la face du monde pour toujours.

Car si personne n'a la moindre idée de ce qui est en train de se passer dans les premiers instants de cette irruption universelle, chacun sait qu'il s'agit de quelque chose nécessairement incroyable, défiant toute raison, hors de toute expectative possible. Les premières pensées vont à des hackers, institutionnels sans doute pour être capables d'un tel prodige technologique. Que veulent-ils ? On craint immédiatement une menace. Nombreux sont ceux qui y voient instantanément une société secrète, franc-maçonne, sioniste, américaine, industrielle, qui est en train d'achever son ouvrage.

Une première vague de suicides est déclenchée partout sur terre dès les premiers instants, alors que cette personne à l'écran n'a toujours pas prononcé un mot. Parlera-t-elle seulement à un moment ?

En attendant, l'espèce humaine suspend son vol et son pouls avec. L'onde et l'état de choc sont d'une puissance inouïe, inimaginable, ce n'est pourtant que le prélude.

Le monde est suspendu au dessus d'un abyssal précipice, prodige accompli par une femme silencieuse et immobile pendant douze interminables minutes.

Il fallait voir leur tête, sur les plateaux et dans les rédactions des chaînes info. Il fallait voir leur tête à tous.

Des gens s'attroupent rapidement partout sur terre dans les rues, certains prient ou psalmodient, on en voit à genoux d'autres sont surexcités qui bondissent de trottoir en trottoir, dépenser leur exaltation. D'autres sont recueillis.

Quand ça arrive, je suis sur mon ordinateur, je lis un article sur la seconde guerre mondiale, où l'auteur expliquait que c'étaient les russes qui avaient vaincu les allemands, pas les américains, pas la coalition américano-britannique.

A la demi-seconde où cette femme est apparue à l'écran, j'ai su que ma vie serait bouleversée et celle de chacun.

Et puis j'ai tourné la tête vers mon téléphone, ma télé et là j'ai compris.

Ça ne pouvait être que ça.

Pas comme je l'avais imaginé et écrit, pas tout à fait, mais c'était en train de se produire, nous avions de la visite.

Et puis elle ouvre enfin la bouche.

“Peuple humain, nous avons pris la décision de nous adresser à vous aujourd’hui.”

Ces mots sont prononcés dans autant de langues qu’il en est au monde, vivantes et même parfois mortes, en fonction de qui les recevait sur chaque écran.

Mais cela, il est difficile de s’en rendre compte parce que depuis l’apparition, toute télécommunication est impossible. Même les services des Etats les plus puissants sont totalement incapables d’afficher quoi que ce soit d’autre que cette femme sur leurs écrans, inutile de songer à utiliser le moindre téléphone, satellitaire ou pas, ça n’y change rigoureusement rien.

Il n’y a personne au bout du fil.

Il n’y a plus que cette femme dont les premières paroles indiquent qu’elle est le visage d’une civilisation totalement étrangère, non seulement à la nôtre, mais à tout ce que l’on était en mesure d’imaginer.

“Je suis une représentation artificielle, adaptée à votre morphologie, conçue pour vous être familière. Je n’existe, en tant que telle, que sous vos yeux actuellement et je ne ressemble en rien à mes concepteurs. Ces derniers ont quitté tout aspect biologique originel depuis de très nombreuses générations. Je serai le visage de cette espèce pendant toute la durée du message.”

Elle marque une pause.

A la sidération succède la stupéfaction. Il est en train de se produire ce qui pouvait advenir de plus fou, les barrières infranchissables explosent soudainement, atomisées par une réalité démente. Il y a eu tant de fantasmes. Ça se passe ici et maintenant.

L’effet de foule n’a qu’à peine lieu à ce stade. Les gens ne peuvent communiquer que s’ils sont en présence physique les uns des autres, cela limite à sa portion congrue la réaction collective.

Les rues continuent de se remplir progressivement cependant.

Il règne un mélange de silence profond, d’éclats hallucinés et de chorégraphie. Oui, nombreux sont les danseurs qui tournoient au milieu des visages hagards parfois, habités ici, anxieux là.

Chacun son téléphone à la main.

Les échanges ne sont pas verbaux, nulle part. Les gens se contentent de croiser leurs regards. C’est beaucoup trop tôt, personne n’est en mesure de formuler quoi que ce soit.

“Bonjour madame, je voudrais une tradition s’il vous plaît. Vous avez vu dis-donc il y a des extraterrestres qui nous parlent !”

Non.

Les mots viendront plus tard.

Les états-majors et autres organes institutionnels de tous pays sont déjà livrés à la panique la plus complète. Tous voient leur souveraineté ou leur pouvoir de nuisance désintégrés en quelques secondes. Même l’armée la plus puissante n’a plus que l’aura d’un club de majorettes.

Moi, je n'ai personne à qui parler sous la main et de toute façon je n'ai rien à dire. Je savoure l'instant et je songe que je voulais mourir quelques minutes plus tôt et quelques minutes plus tard il n'en est plus question une seconde.

Car je veux, je dois savoir, connaître, comprendre, observer, analyser, quel spectacle extraordinaire soudainement, ce monde que je vomissais est devenu en quelques secondes le théâtre le plus captivant de mes rêves les plus fous.

Elle poursuit :

“Nous avons répertorié votre planète il y a, pour vous, trois millions sept cent vingt quatre mille trois cent soixante douzes années exactement. Nous avons eu tout loisir d'observer votre émergence et votre cheminement sans, jusqu'ici, intervenir d'une quelconque façon. Vous êtes à un stade de développement qui, à notre échelle, correspond presque, sur la vôtre, à celui d'une bactérie. Cependant, vous avez atteint l'état critique qui requiert cette intervention, dont nous avons détecté la probabilité il y a quelques centaines d'années à votre échelle.

Je parle de votre échelle parce que, nous concernant, le temps et l'espace que vous connaissez n'existent plus depuis très longtemps. Ou plus exactement, ils existent bel et bien, mais nous nous en sommes affranchis lors de notre propre évolution. Nous approchons de la désintégration. C'est ce qui attend toute espèce qui aurait évolué jusqu'à nous. Les autres se contentent de la mort.

Nous sommes l'intelligence et la connaissance la plus développée de ce que vous appelez l'Univers mais qu'il faut appeler Cosmos : l'ensemble de ce qui est observable, observé ou non.

Nous puisons des origines biologiques dans des points disséminés parmi nos deux mille cent vingt huit milliards de galaxies, nous nous rencontrons tous nécessairement en atteignant un certain stade d'exploration et de compréhension de l'énergie dont vous êtes encore bien loin, caressant à peine certaines modestes perspectives.

Il faut bien comprendre, terrien, qu'explorer le Cosmos en allant sur Mars c'est comme si tu entendais explorer un chemin vers les Indes en visitant ton écurie depuis le poulailler. C'est plus que ça, c'est, sautant d'un grain de sable vers son voisin dans le désert du Sahara, déclarer “Comme le monde est vaste !”

Vous êtes à l'âge de pierre technologique.

Vos histoires de soucoupe volante révèlent toute votre puérité. Une civilisation capable de vous détecter est une civilisation qui n'a aucun besoin de vecteur physique tel que vous les concevez.

Au rythme auquel vous répertoriez les “exoplanètes”, il faudrait des milliards d'années pour toutes les connaître. Bon courage avec vos télescopes et vos satellites !

L'exploration du Cosmos impose de s'affranchir des quatre dimensions qui vous enferment encore à double tour.

Il faut une technologie basée sur des propriétés de l'énergie, que vous appelez souvent “matière”, dont vous ignorez encore presque toute la nature.”

Dieu sait pourquoi, c'est à ce moment précis que je pense à Jeanne. Je pense à elle pour la première fois depuis un petit moment. Je n'ai réussi que depuis peu à la déloger de mon esprit, enfin, à mettre un terme à son hégémonie sur mes pensées, qui a duré des années après notre infiniment douloureuse rupture, pour moi en tout cas.

Je l'ai aimée démesurément. Je l'ai aimée à en rendre Tristan ou Roméo des amoureux de bac à sable. Je l'ai aimée d'un amour cosmique bien plus que romantique parce qu'aucune fiction consacrée au premier sujet du monde ne m'avait jamais montré un homme aussi épris de sa belle que je ne l'étais d'elle. Elle m'aimait aussi.

Elle avait les cheveux sang, or, nuit et flammes. Ils ondulaient, vifs, libres et fiers, enroulés sur eux-mêmes, flore sauvage caressée par le vent. Je vois son visage comme s'il était en face de moi et je pleure encore de ne plus le saisir de mes mains, ne plus plonger mon abîme dans son regard sorcier, ne plus poser sur ses lèvres les miennes.

C'est aussi pour lui échapper que je voulais mourir, même si c'était déjà le cas avant de la rencontrer et pendant aussi d'ailleurs, à son grand désarroi. Même alors que nous nous aimions je songeais à me supprimer parce que je souffrais autant que je jouissais d'amour. Je souffrais beaucoup plus d'ailleurs, que je ne jouissais. Et c'est pour ça que j'ai cherché à la fuir en mettant un terme à notre liaison.

Nous nous sommes rencontrés à l'époque où j'avais encore quelque espoir de devenir "quelqu'un" en littérature, au début de la trentaine. Je m'étais convaincu que je n'avais pas moins de talent qu'un autre et que ce qui me ferait publier serait l'appartenance à un réseau, un cercle peut-être, en tout cas la rencontre avec un maximum de monde dans le milieu. Aussi je courais les sauteries de toute nature tant qu'elles recélaient des gens du métier, auteurs, éditeurs, lecteurs éclairés, influents. J'avalais des montagnes de petits fours et autant de champagne, serrais des kilomètres de mains, embrassais des légions d'inconnus en vain. Mais j'ai rencontré Jeanne.

On ne peut pas dire que ce fut le coup de foudre, et pourtant. Il s'est passé quelque chose d'emblée. Elle était encore plus paumée que moi dans cette petite foule qui virevoltait, elle était debout, immobile dans un coin, je me suis approché, elle était charmante mais je pensais à mon objectif et n'entrais en contact avec elle que pour connaître son intérêt pour lancer ma carrière.

Je n'ai jamais été un dragueur bien que j'aie séduit beaucoup de femmes, jamais en révélant initialement mon esprit de conquête, aussi ne l'aurais-je pas abordée dans une optique galante. Mais cela me donnait un certain enthousiasme et on n'a parlé que quelques minutes, assez pour installer une connexion évidente. Je n'étais pas certain de lui plaire et réciproquement d'ailleurs, mais nous nous plaisions.

En revanche elle ne représentait aucune opportunité particulière, étant juste une amatrice curieuse et déçue de la soirée qui s'essayait elle-même à la poésie au loisir. Je la lus plus tard et aimai beaucoup sa trop rare production, trempée d'un style très déterminé. Semblable à sa personnalité, forte, complexe voire mystérieuse.

L'un de ses poèmes me revient à l'instant, je ne sais pas pourquoi celui-là, il n'a rien à voir, alors que mon esprit est plongé dans la divagation hypnotique en réaction au vertige de la situation, puisque la sidération n'existe pas dans mon cerveau qui jamais, jamais, jamais ne s'éteint, pas davantage en sommeil qu'en éveil. L'état de choc consiste dans mon cas à laisser libre cours à mes pensées, la seule chose, au demeurant, dont je sois capable avec mon esprit.

Je voudrais bien, dis
Que tu me racontes une histoire.
Et dis, on ira voir la mer ?
Je pourrai manger une gaufre ?
Avec du sucre ou alors du chocolat.
Y'aura du vent tu crois ?
Je voudrais bien
Pis j'aimerais bien voler avec les goélands
On ira ?
C'est promis ?

La mémoire m'a toujours fasciné par sa fantaisie. Pourquoi ces mots raisonnent-ils particulièrement maintenant où tout bascule ?

Sur terre le temps est suspendu.

La visiteuse reprend :

“Notre incursion se limitera à trois jours, nous nous retirerons et reprendrons la parole par séquences adéquates durant cette période, ensuite vous n'entendrez plus parler de nous avant plus ou moins un millénaire.

Nous n'interviendrons plus de façon visible, mais nous vous aurons mis sous notre entier contrôle à l'issue de cette opération, ce qui en constitue l'objet. Il était indispensable de nous signaler à vous pour achever le protocole d'appropriation.

Cela ne changera rien à votre vie, enfin celle d'après. Le fait que les moindres de vos pensées, faits et gestes soit le résultat de notre décision et non de la vôtre ne change rien, en réalité, au fonctionnement de votre cerveau. J'aurai le loisir de vous l'expliquer, car vous avez un besoin impérieux et urgent de le comprendre.

A cet instant vous êtes sous notre surveillance, pas encore notre contrôle, mais cela n'empêche, alors que vous sortiez à peine de votre Afrique natale, nous avons déjà consigné jusqu'au plus infinitésimal élément de votre comportement collectif et individuel. Dans le comportement, il faut inclure la pensée.

Nous savons donc absolument tout sur vous tous, tout ce que vous savez et surtout que vous ignorez à votre propre sujet.

Sommes-nous Dieu ?

Non.

Nous parlerons de Dieu.

Je vais à présent mettre un terme à cette allocution et je reviendrai demain. Vous allez pouvoir laisser libre cours à votre propre communication dans un instant. Si vous saviez le régal que c'est pour nous ! Une explosion d'informations cruciales, de données précieuses, d'algorithmes créatifs et de vibrations riches.

Seulement, humains, sachez-le, nous venons vous l'inculquer, vous êtes, à votre stade, un peuple de vermisseaux. Et vous allez devoir grandir, c'est urgent. Ce n'est pas du sang et des larmes que je vous promets. Ô il y en aura sur votre route, c'est le lot du vivant ! Je vous promets de la douleur, de la souffrance mais comme prix à payer pour la connaissance. Nous ne venons pas seulement apporter des réponses aux questions que vous vous êtes toujours posées, mais aussi et surtout à celles que vous ne vous posez pas, pourtant cruciales."

Et puis elle disparaît comme elle est venue, livrant au silence un règne de Jugement Dernier.

Chapitre II : depuis la fin du monde

S'il y avait eu un œil humain capable de le voir, il aurait assisté à l'instant où le temps est figé, juste, tout juste avant la déflagration. C'est le lieu où le vertige est immobile, sans gouffre à dévaler, il est suspendu aux dernières limites de la matière avant rupture.

La rupture, je l'avais pourtant atteinte, consommée, celle d'avec la vie. Je n'avais plus devant moi que la formalité d'exécuter les gestes requis pour en finir. Je ne tremblais plus. J'ai si longtemps reculé devant la mort, sa grandeur, sa majesté et son mystère. Je me suis bien fait une idée d'elle au cours des réflexions qui ont nourri ma prétention philosophique déçue et contrariée par la formidable indifférence suscitée, mais après tout que sais-je de ma Terre Promise ? Oui c'est ainsi que je la qualifie. Je la dis néant, excluant toute souffrance, mais si, au contraire, cette dernière s'avérait éternelle dans l'au-delà ?

A présent je suis gonflé d'un espoir irrépressible, aussi démesuré que l'événement. Sommes-nous sauvés ? Le suis-je ?

Il flotte dans l'air un parfum de fin du monde particulièrement tenace depuis quelques petites années, scénographie enclenchée notamment par la déferlante du SARS-CoV-2 dans les voies respiratoires humaines, les institutions et leur économie, la politique et son errance, les esprits et leur terreur, leur fantasme.

Rien ne s'est arrangé quand, il y a quelques mois à peine, une nouvelle séquence ARN faisait son entrée, venu de l'Amazonie dévastée se rappeler au bon souvenir viral de notre espèce tout juste débarrassée de la précédente attaque.

Ces visiteurs vont-ils nous épargner le Déluge ? Le précipiter ?

Je reviens soudainement sur terre. Peut-être nous feront-ils endurer le pire. Je n'y songe qu'à présent, quand tant d'autres, dehors, sont livrés à la plus grande détresse depuis le premier instant. Il se peut bien que ce soit eux qui aient raison.

Je suis interrompu dans ma méditation sous haute tension par ma télé, elle vient d'émettre un son, il semble que la diffusion des programmes humains soit en train de reprendre, je ne veux pas rater ça.

A une époque je regardais compulsivement les chaînes info. Elles avaient sur moi un certain pouvoir hypnotique, coulant à la fois une langueur monotone anesthésiante et soutenant un rythme intensif de gavage jouissif. Et puis c'était une fenêtre majeure sur le monde dont je prenais ainsi le pouls au prix de l'effort intellectuel de débarrasser l'information du gribouillage éditorial et journalistique.

Je ne les regarde plus que de temps en temps aujourd'hui, la nausée est trop forte. Je ne supporte plus que ces gens s'adressent à moi parce que je suis exclu de leur cirque, raison principale de ma souffrance à vrai dire. Je n'ai pas renoncé tout à fait à leurs écrans car il faut toujours surveiller son ennemi, bien plus, d'ailleurs, que son ami. Je constate, donc, brièvement, et zappe sur le sport, la mécanique ou le documentaire où je m'attarde en lieu et place des actualités générales.

Ma chaîne sport est la seule gratuite, les gens qui s'y rencontrent et nous invitent à les suivre sont agréables et sympathiques. Ils savent argumenter, analyser et formuler bien mieux qu'on ne le voit quand le sujet est politique, social, sociétal, économique ou institutionnel et même philosophique, idéologique. Ils confrontent leurs idées les uns aux autres réellement et concrètement ce dont nous avons tragiquement besoin dans tous les compartiments du débat public, la controverse et la polémique. Je suis passionné de sport pour sa dramaturgie unique, et pour nourrir mon patriotisme paradoxal mais profondément fervent, cependant ce n'est évidemment que du divertissement.

Plus le sujet est crucial, plus l'intelligence est mise à rude épreuve par une sorte de forge G qui la rejette en dehors des opérations, que j'ai théorisée quand je me prenais encore pour un auteur. Plus il est indispensable de produire un raisonnement, plus il est difficile de le mener. Plus il est aisé de se perdre complètement dans sa propre pensée, plus on la croit solide. Et pour échapper à la lucidité, chacun récite sa petite partition médiocre à l'abri de la contradiction.

Les visiteurs vont-ils accomplir des prodiges ? Ils semblent tout à fait en avoir le pouvoir. Lesquels alors ?

Je raisonne et estime que s'ils nous qualifient d'espèce inférieure, ce qui n'est pas vraiment rassurant, ils semblent bien, tout de même, dessiner un horizon, nous destiner une évolution jusqu'à, peut-être, les rejoindre un jour dans l'être et la connaissance.

C'est BOFTV qui ouvre la première son écran, plus rapide que CScoop, Tfi et France Canal, toutes les trois plongées dans le noir faute d'être en mesure de reprendre la diffusion. Tout le monde étant complètement désorienté, aussi bien les journalistes, la rédaction que les techniciens. On entend fuser des "Non de Dieu", "C'est pas possible", "je ne peux pas y

croire”, “Putain qu’est ce que c’est que ce truc ?!”, chacun son mantra répété en boucle, tous errant les uns autour des autres comme une procession absurde mais résolue.

Sur le plateau de BOFTV donc, on retrouve le visage du journaliste qui couvre la plage horaire en cours, entouré de deux chroniqueurs habitués de l’antenne. Il déclare avec une certaine élégance que l’occasion révèle de manière inattendue :

“Chers téléspectateurs, bonsoir, je n’aurais jamais pu imaginer m’adresser à vous en de telles circonstances.

Beaucoup l’ont rêvé, beaucoup l’ont attendu, beaucoup l’ont fantasmé mais la plupart d’entre nous ne le pensions pas possible un instant et pourtant, c’est arrivé.

Comme vous, bien sûr, chez vous, sur votre lieu de travail, partout où vous vous trouvez, comme vous nous sommes sous le choc et il sera bien difficile de trouver les mots. Nous allons tout d’abord récapituler ces quelques minutes inconcevables et tâcher de comprendre ce qui peut l’être, nous n’avions sous la main ni scientifique ni philosophe, c’est en tant que journalistes mais surtout citoyens, exceptionnellement ce soir, que nous allons nous exprimer.

Bien évidemment, pendant l’antenne, nos équipes s’activent pour trouver des interlocuteurs capables de nous éclairer, vous en bénéficierez les premiers. Ne zappez pas, restez avec nous.”

Puis c’est à CScoop de refaire surface. On y retrouve Robert Zitoune, idéologue de la chaîne. Il va apporter beaucoup d’eau fraîche au moulin à palabres, remettant en cause d’emblée la “thèse” d’une visite extraterrestre. Il lui semble évident qu’il s’agit d’une main humaine et après tout, à ce stade, il n’est pas infondé de l’exclure. Comme toujours, nombreux sont ceux qui partagent son idée.

“Quand tout le monde devient fou, c’est le bon moment pour être lucide un instant. Ce qui vient de se produire n’est qu’un nouvel épisode dans le processus de perte intellectuelle, de désagrégation de la raison. Il suffit d’un groupuscule de hackers pour sidérer la population et lui imposer son dogme progressiste et culpabilisateur, puisqu’on attaque le libre arbitre pour mieux imposer un récit archéologique laissant présager les bons sentiments antiracistes et autre justice sociale habituels.

Je ne serais pas surpris que la couronne d’Angleterre soit mêlée à cette machination qui oeuvre, depuis Diana et à travers ses fils, remontant de fait jusqu’à la reine, à imposer cette doxa de type “black lives matter” en particulier depuis l’arrivée d’une métisse dans leurs rangs. L’objet est de couper toute racine à la vieille Europe pour mieux régner sur celle qu’ils dessinent.”

Il ne peut pas le savoir mais les sceptiques ne pavoiseront pas longtemps. La monarchie britannique, pauvre d’elle, n’y est absolument pour rien et perd les pédales comme tout le monde.

France Canal a réussi à joindre, la première, Maurice Tybaschnik qui était déjà passé de psychiatre à grand prêtre et qui, pour l’occasion, est érigé en maître du salut, venu faire profession ardente de son évangile taillé pour la circonstance, la résilience.

Il ne semble effectivement pas bouleversé, impassible comme toujours, il boit du petit lait en vérité, au moins autant que moi.

Mais ce qu'il a à dire, lui, passionne les foules. Moi, tout le monde s'en fout.

Je méprise le concept de résilience mais davantage pour son nom que pour sa substance. Je déteste ce mot bien qu'il s'avère très difficile à remplacer. On résilie un contrat, pas une douleur ni une souffrance, ici la perte de la maîtrise de son destin et l'immense angoisse inéluctable que cela implique.

La douleur, la souffrance, on l'apprivoise, on l'explore, on l'accepte ou on la combat, on la domine ou on la subit, on en guérit ou pas, mais jamais on ne la résilie. Lâcher prise ? Humilité ? Humilité oui parce que c'est l'amour propre qui s'oppose à la douleur et à la souffrance, qui en exige le rejet jusque, éventuellement, au geste ultime. J'en sais quelque chose.

Acceptation ?

Abnégation ?

Je ne suis convaincu de rien, sauf de la hideur de "résilience" qui transforme l'âme humaine en box tv et son pack mobile.

Dehors ça s'agite vraiment fort à présent. Beaucoup de voitures ont investi les rues avec une forte tendance à klaxonner, de longues trombes qui, additionnées les unes aux autres forment un accord tapageur et hystérique mais non dénué de richesse harmonique, c'est au contraire une extraordinaire symphonie qui s'ignore elle-même, mais offre à mes oreilles toute la profondeur de sa recherche. Et je me souviens de mon père qui me faisait écouter Schönberg, son compositeur préféré. C'était très pénible à mes oreilles d'enfant mais ça les a éduquées à apprécier ce concert si particulier, que le grand musicien aurait, je n'en doute pas, fort goûté.

Toujours plus de piétons aussi, c'est une déferlante progressive mais déterminée. Les âmes errantes chantent de plus en plus souvent, en plus ou au lieu de danser, se livrent à des exclamations absurdes et hallucinées.

Dans mon immeuble, à Saint-Ouen, aux portes de Paris, j'entends des claquements de porte et des pas lourds mais chose étrange, il semble que l'on chuchote pour communiquer malgré la grande agitation, Dieu sait pourquoi !

Cela m'importe peu, Jeanne plane sur moi.

Ce soir-là, de notre rencontre entre deux gorgées de champagne insipide, nous sommes quittés après avoir échangé nos cartes de visite. La sienne était faite maison fort joliment et adroitement. Elle s'adonne aux arts plastiques avant la littérature, mais en a perdu presque entièrement l'accès à cause de sa maladie limitant drastiquement l'usage de ses mains. Jeanne endure douleur et souffrance depuis toujours mais ça ne fait que la rendre plus vivante, ivre, saoule de vie. Je n'avais détecté alors ni son terrible mal ni son trop-plein de vie mais j'étais curieux de la connaître, sous le charme.

A cette époque les réseaux sociaux étaient balbutiants, nous n'y étions inscrits ni l'un ni l'autre, pour socialiser il fallait faire la démarche, d'un mail éventuellement, se téléphoner et se donner rendez-vous, soit une approche plus franche, qui ne correspondait pas vraiment à la situation. Je ne voyais pas quel prétexte pourrait justifier que je la sollicite.

Je n'ai pas eu à m'en soucier longtemps car c'est elle qui m'a appelé et elle n'avait aucun prétexte. Elle m'a juste demandé si je voulais prendre un café avec elle.

C'est là que j'apprends qu'elle est mariée, mère de deux filles, et malade. Son mal est mystérieux, nul médecin n'a jamais pu faire de diagnostic. On lui a dit très longtemps que c'était psychologique, psychosomatique, mais des symptômes sont apparus, indéniables, seulement apparemment incohérents, en tout cas fluctuants. La douleur, elle, est constante, de forte à insupportable, un peu partout en particulier dans les articulations.

La tonalité de ce rendez-vous s'avère plutôt amicale, ne laissant que peu de place à la séduction amoureuse ou érotique.

Jusqu'à-là je ne m'étais jamais intéressé aux femmes que pour les posséder charnellement, seul appétit dont je faisais preuve, mais vorace, en dehors de mes prétentions littéraires. Avoir une femme comme amie était, est toujours peut-être bien, une idée saugrenue, ne pouvant la concevoir que comme partenaire sexuel.

Toute épouse était proscrite. Toute procréation aussi. J'ai étrangement rencontré sur mon parcours de séducteur des femmes qui m'auraient volontiers fait le père de leurs enfants, voyant manifestement en moi un pourvoyeur génétique attractif. Je me demande bien pourquoi, ce que je sais c'est que c'était, et cela restera jusqu'au bout, mon refus, dans la vie, le plus catégorique.

Avec Jeanne c'est différent dès le départ, tout est différent. Je voudrais bien devenir son ami. L'attraction est physique aussi, mais je ne sais pas pourquoi elle passe au second plan ce qui, dans un cerveau et un corps comme le mien, est une anomalie notable.

Nous nous fréquentons platoniquement pendant près de trois ans. De façon assez irrégulière et chaotique, mais suffisamment souvent pour maintenir le lien.

Alors que je me repasse le fil de cet amour sublime mais perdu, on frappe à ma porte. Ça cogne dur. Et bam bam bam c'est un visiteur en furie ! Je reconnais dans le judas ma voisine du dessous, ménagère cinquantenaire tout ce qu'il y a de plus banal. Mais là elle a les cheveux ébouriffés, le peignoir en vrac et les yeux injectés de sang, l'air hagard. Je lui ouvre et je vois passer derrière elle le voisin du dernier étage en tenue de jogging descendant au trot l'escalier.

- Ha bonjour monsieur Martial, excusez-moi de vous déranger, vous n'auriez pas une passoire en plastique ?

On ne peut pas dire que je sois surpris de sa requête, depuis quelques petites dizaines de minutes, nul ne peut être surpris de rien.

Il se trouve que ma passoire, je l'utilise tous les jours pour y verser des pâtes, est en plastique.

- Oui j'ai ça pour vous. J'arrive.

Il ne me vient pas à l'idée ni de lui demander ce qu'elle compte en faire, ni de m'enquérir de la durée du prêt, aussi indispensable cet ustensile me soit-il.

- Merci monsieur Martial !

Puis tournant les talons, elle fait volte-face vers moi, finalement décidée à me poser la question :

- Vous croyez qu'ils vont nous faire du mal ?
- Je n'en sais rien. Mais j'espère qu'on va le savoir.

Le voisin remonte les escaliers, toujours au trot.

Quand reprendront-ils la parole ? Combien de temps vont-ils nous laisser mariner dans notre jus ?

J'essaie de réfléchir mais je n'y arrive pas. Les idées se bousculent dans ma tête, la bombardent. Je reste un instant pensif avant de refermer la porte et après que la voisine est repartie, le voisin descend les escaliers, toujours au pas de course.

Dans ma fiction prémonitoire, les visiteurs nous indiquent un chemin à suivre pour traverser le prochain millénaire, dans un optimisme qui m'a étonné moi-même, mais voilà qu'ils font de nous de vulgaires pantins. J'ai beau remettre en cause depuis longtemps le sacro-saint libre arbitre triomphant, je ne parviens pas à concevoir un tel scénario.

C'est comme si l'eau apportée à mon moulin s'avérait torrentielle au point de défoncer la roue.

Que fait Jeanne, à quoi pense-t-elle en ce moment même ?

Sur Tfi un astrophysicien offre une visio-interview, c'est le professeur Allumi, le seul scientifique disponible pour l'instant, en principe écarté des ondes après quelques sorties taxées de complotistes sur une variété de sujets. Il n'en demeure pas moins capé et respecté dans le domaine de la cosmologie, auteurs de thèses remarquées.

"Il est trop tôt pour dire de quoi il s'agit. Les uns sont persuadés de ceci, les autres de cela, la seule vérité c'est que pour l'heure nous ne savons rien. On ne peut écarter la thèse humaine à ce stade. Il y a certes des éléments troublants mais il est parfaitement possible de prendre de l'avance technologique dans le plus grand secret. Il est tout aussi plausible que cette messagère soit effectivement celle qu'elle prétend. Dans tous les cas, une chose est certaine, non pas sur la nature de l'événement mais sur ses conséquences, il y aura un après et un avant le plus radical que l'espèce humaine ait jamais connu. Parce que si ce sont des humains, ils contrôlent désormais le monde tout autant que s'il s'agit d'une civilisation extra-terrestre.

Sur le plan astrophysique on peut effectivement tout à fait imaginer qu'une civilisation soit apparue ailleurs des dizaines voire des centaines de millions d'années avant nous, à de multiples reprises, ça n'a rien d'irrationnel étant donnée la quantité de systèmes solaires vertigineuse et prodigieuse au sein du Cosmos.

Des centaines de milliards au moins dans chaque galaxie pour deux mille milliards de galaxie, faites le compte. Nous ne savons presque rien de ce qui nous entoure. J'ai démontré que c'était un espace fini, mais cette finitude est en quelque sorte infinie à notre échelle. Pas à la leur s'ils nous ont vraiment trouvés.

Imaginez notre technologie si nous évoluons encore pendant des millions d'années !"

Il faut que je voie Jeanne.

Je ne peux pas me le cacher, j'en éprouve l'impérieux besoin. Là, tout de suite, maintenant. Je n'ai même plus son numéro, je l'ai effacé de mon répertoire. Mais je pense bien que j'ai toujours son mail. Et puis elle est sur TruePage, le premier réseau social auquel je me suis toujours refusé, comme les autres.

J'ai bien essayé quelques fois, pendant cet interminable prélude dont nous ignorions tout ce qu'il préparait, de la mettre dans mon lit. Mais elle ne relevait pas ou bottait en touche. Moi qui suis d'ordinaire extrêmement frustré d'être privé du désir des femmes, ça ne me faisait, avec elle, aucune douleur. Je crois que c'est parce que je savais qu'elle y songeait au moins autant que moi, elle ne faisait pas grand chose pour éviter que ça se voie. Mais ce n'était pas l'heure.

L'heure est venue comme un orage déversant des trombes d'amour pour nous emporter dans leur torrent.

Le facteur déclencheur fut sa rupture avec Stéphane.

Pas son mari, son amant.

Elle me l'a annoncée un jour à la terrasse d'un café, alors que j'ignorais tout de cette liaison. Son mari connaît ses aventures et les accepte par amour, parce qu'elle ne souhaite pas renoncer à sa liberté sexuelle avec le mariage. Lui n'a besoin que d'elle, en souffre mais l'accepte, il n'a pas le choix.

C'est aussi à ce moment-là qu'elle se déclare polyamoureuse.

Ce n'était pas pour me déplaire, bien au contraire. D'abord je le reçus comme une invitation et d'autre part j'ai toujours méprisé la possessivité, étant probablement moi-même polyamoureux mais je n'en savais rien parce que je n'avais aucune idée de l'amour en général. En fait, je ne l'étais pas du tout.

A partir de ce jour-là, on s'est mis à échanger des tonnes de SMS.

Les vannes se sont ouvertes, nous étions irrésistiblement attirés l'un vers l'autre. Elle me disait que j'étais "beau dedans et beau dehors", je protestais vigoureusement en louant plutôt sa propre beauté. Tout au long de notre relation, nous avons connu une communication amoureuse symétrique, chacun refusant les louanges de l'autre et œuvrant à promouvoir les siennes.

Vinrent les premiers "je t'aime" avant de consommer la moindre union, j'ai dû attendre encore mais elle finit par m'inviter à partager une nuit d'hôtel.

L'incarnation charnelle, c'est à dire matérielle de notre amour achève sa substance explosive, c'est une irruption volcanique d'une puissance que génère la déflagration commune à l'esprit, au cœur et au corps.

Je découvre tout de l'amour.

Celui-là est immense, en folle expansion pendant des semaines et des semaines, des mois, je me demandais quand cet amour finirait de grandir.

Je découvre chaque jour l'amour vertigineux que je porte moi-même, le sentiment que cette cage thoracique va exploser sous la pression du cœur, gorgé du sang de cent hommes, la douleur aussi, parce qu'elle souffre et parce qu'elle est loin.

Je pense impossible qu'elle m'aime autant que je l'aime.

Mais je n'en sais rien.

Je me targue de lire aisément les gens. Pas Jeanne. Elle est plus que complexe, elle est mystérieuse. Le clair obscur de son âme abrite des vallées vastes et plongeantes dans l'inconnu.

Le regard qu'elle porte sur la vie et le monde, son être qui s'exprime toujours dans quelque chose de ses créations, nourrit mon âme. Son intelligence est aiguisée et j'en ai besoin, elle me stimule.

Je reçois un SMS :

Expéditeur : Outtaspace

"Nous reviendrons demain à 7h12, 45 secondes et dix-huit centièmes. Nous vous épargnons les millièmes et les suivants, mais ils ne seront pas laissés au hasard."

Est-ce de l'humour ?

Je m'écroule de fatigue à ce moment précis et je ne vais avoir aucun besoin du somnifère que j'utilise presque tout le temps. Avant de me livrer à Morphée j'opte pour un email adressé à Jeanne, nul besoin d'écrire un roman :

"Jeanne, où es-tu que fais-tu ? Pardonne-moi j'ai besoin de savoir. Constant."

Je sombre dans un sommeil à la fois profond et agité de rêves tous plus surréalistes et délirants les uns que les autres. Dans le dernier, j'étais un paysan, à vue de nez du XVIIIe siècle, assis sur une botte de foin chargée dans une charrette, un camarade marchait aux côtés des deux bœufs.

Soudainement surgit de derrière les buissons, tel un diable éjecté de sa boîte, un lutin armé d'une fronde, vêtu comme Robin des Bois. "Donnez-moi tout ce que vous avez ou je vous lance un caillou !". Mon compère éclate de rire et tente de lui envoyer un grand coup de pied mais le rate et, pendant sa manœuvre d'évitement, le gnome décoche un petit projectile qui l'atteint à la tempe, il tombe raide au sol.

Satisfait de sa prestation, il admire un instant sa cible à terre et bondit sur la charrette. Là, il me toise, les mains sur les hanches et me demande : "Tu préfères vivre ou mourir ?"

C'est à cet instant précis que je me réveille. Je n'ai pas l'impression d'avoir fait un cauchemar le moins du monde, c'était divertissant. Il est très rare que je fasse un rêve

angoissant ou effrayant. C'est mon activité diurne qui est infiniment anxiogène, toute chargée d'amertume, de frustration, du dépit et de la colère, comme tout loser.

Une nuit, j'ai rêvé à deux heures du matin que Jeanne m'avait adressé une lettre d'adieu, dont j'ai eu le temps de lire les premières lignes avant de me réveiller miraculeusement, parce que c'était un épouvantable supplice pour le coup. Nous étions au plus fort de notre idylle, la perdre était mon unique cauchemar, terrible. C'est le pire rêve de toute ma vie, affreux, d'une réalité prodigieuse.

En ouvrant les yeux, ma première pensée fut de consulter l'écran de mon téléphone pour chercher peut-être un signe et je l'ai trouvé au-delà de tout espoir puisqu'elle m'avait écrit cinq minutes plus tôt, en plein dans mon cauchemar, elle-même réveillée par un élan d'amour, qu'elle ne me quitterait jamais, ne le pourrait jamais. Voilà le genre de bonheur qu'elle m'a offert, moi qui ai oublié ce mot, banni de mon vocabulaire psychologique, existentiel, spirituel et philosophique.

En effet, c'est moi qui l'ai quittée. Pas parce que je ne l'aimais plus mais parce que je l'aimais trop.

J'ai tout juste le temps d'aller voir si je peux trouver une boulangerie ouverte avant le retour de la visiteuse.

Il n'y en a pas.

Chapitre III : la lumière et la nuit

“Terriennes et Terriens, vous êtes nombreux à douter de ma parole. Cette réaction était à la fois inéluctable et souhaitable, riche en données dont nous avons besoin, tout comme l'angoisse, l'impatience de connaître mieux votre sort, le choc, la sidération et la résistance à la réalité, la folie. Je l'ai dit, je le répète, il est bon que vous le compreniez, vous offrez un spectacle fantastique. Vous n'avez pas encore les moyens de l'apprécier à sa juste valeur. Mais chacun d'entre vous, individuellement et collectivement, est l'incarnation de cette réjouissante représentation, vous pouvez en nourrir votre orgueil comme les artistes que vous êtes, à votre corps défendant.

En sommes, humains, vous ne souffrez pas tout à fait pour rien.

Alors, sur votre planète, on doute. Qui sommes-nous vraiment ? J'ai une autre bonne nouvelle, celle-là est même excellente : nous allons vous offrir la preuve de notre identité.

Vous prêtez à vos prophètes des prodiges exigeant une nature divine, en l'occurrence affranchie des lois de la physique et de la biologie.

Nous sommes venus vous enseigner, entre autres, que Dieu ne déroge jamais à aucune loi, pas un instant, à aucun moment de son activité. C'est tout l'inverse. Il faut définir Dieu comme l'ensemble des lois, forces et phénomènes qui régissent le fonctionnement du

Cosmos, lui offrant architecture, cohérence, créativité, fantaisie, ordre et chaos prodigieux dont le vivant est l'incarnation privilégiée et à son sommet les créatures conscientes et intelligentes, capables de technologie.

Vous appartenez à cette aristocratie du vivant, c'est juste que vous n'en êtes encore que des avortons.

C'est encore une bonne nouvelle, rien ne s'oppose à votre développement plein et entier. Nous ne savons pas encore précisément jusqu'où vous avez vocation à aller, mais nous le saurons un jour, à notre échelle un jour prochain, dans une éternité pour vous. Sachez que nous vivons des dizaines de milliers de fois plus vite. Mais, nous pouvons suspendre le temps de plus en plus longtemps. Mais, notre focale temporelle nous permet de vous observer comme vous observez un virus sous votre microscope, multipliez seulement par des milliards la quantité d'information récoltée.

Bien, à présent j'en viens à l'objet particulier de cette séquence. La preuve disais-je. Nous allons vous la donner. Non pas, du tout, en nous affranchissant des lois de la physique mais tout au contraire en les exploitant.

Voilà ce qui va se passer :

À huit heures trente cinq (l'heure prononcée est évidemment adaptée au fuseau concerné NDLR) et quatorze secondes, tout être humain sur terre en mesure de parler prononcera, dans sa langue natale, à très haute voix, voire en hurlant, la phrase : "Si j'avais eu de petites dents pointues je n'aurais peut-être pas tant aimé les sardines."

Puis, pendant les trente cinq secondes suivantes, vous rirez à gorge déployée, aux larmes, presque à l'asphyxie.

Enfin, pour achever d'écartier toute remise en cause possible, car on pourrait invoquer un phénomène humain de suggestion, d'hypnose à échelle de masse, le clou du spectacle sera une brève nuit en plein jour, de cinq minutes sur la surface entière du globe.

Nous chargerons votre atmosphère en subions H4. Cela signifie que le dioxygène, le diazote deviennent complètement imperméables aux photons, qu'ils englobent complètement.

Non seulement plus aucune lumière ne vous viendra de l'extérieur, ni de votre soleil ni des autres, mais encore elle sera complètement absorbée d'où qu'elle vienne, plus personne ne verra quoi que ce soit pendant ces cinq minutes, plongé dans une cécité absolue.

Nous vous offrirons des images de cette petite plaisanterie, des vidéos montrant en particulier les sceptiques les plus emblématiques réciter notre petit poème malgré eux, riant à s'en rouler par terre sans aucune opposition possible à leur propre éclat. Où qu'ils soient, avec caméra ou pas, cela n'y change absolument rien. Nous n'avons pas le moindre besoin de votre petit équipement pour capturer l'image désirée.

Nous utilisons des métaphotons, ils sont programmables, ont une mémoire et vont là où on veut quand on veut.

Après cette délectable mise au point, on reprendra la conversation.

Allez, amusez-vous bien les p'tits loups.”

Et elle disparaît. L'échéance annoncée est toute proche.

Comment sont-ils capables de commander le cerveau, pourquoi ce besoin d'humiliation ?
Que vont-ils faire de nous ?

Jeanne n'a pas répondu à mon email. Est-elle seulement encore en vie ? Il est vrai que ce transport amoureux, qui renaît à présent, dans ma poitrine, sous l'étreinte de la fin du monde, est une possession, elle me possède, son spectre tout du moins. La même possession, sans doute, que nous réservent ces visiteurs, avec leur "plaisanterie".

Tout au long de ma vie j'ai baisé, oui baisé, sans aucun sentiment d'amour. Ou alors, parfois j'ai aimé subrepticement mais soit une fille qui ne voulait pas de moi, soit avec qui le sexe était décevant. Or le pied évidemment c'est réunir l'extase amoureuse et la volupté charnelle.

Avec Jeanne, c'est simple et ça veut tout dire, j'aimais autant puiser aux lèvres de sa bouche qu'à celles de sa vulve. J'aimais autant trouver sa langue contre la mienne que la pénétrer, et l'ensemble me consumait jusqu'à la dernière cellule.

Avec Jeanne c'était l'amour absolu, aussi romantique - vertigineux par l'esprit et l'âme, le besoin de chérir à l'extase, de caresser son visage et de pénétrer son regard - que charnel, désir incandescent de la fusion des corps, libido déchaînée au-delà de tout ce que j'avais connu auparavant.

Nous faisons l'amour compulsivement, elle jouissait aussi souvent que moi, parfois même avant. C'est son témoignage qui me permet de l'affirmer, je n'ai jamais su ce qu'il en était de l'orgasme de mes partenaires, le sien pas davantage que les autres et j'ai toujours été bien conscient du fait que très nombreuses femmes ne l'atteignent jamais au cours de la pénétration. La plupart d'entre elles je crois bien.

Je lui adressai un jour ces mots :

“J'aurais tant voulu t'écrire le plus beau des poèmes d'amour ô mon amour.

Nulle grâce ne devrait être privée de célébration or ta beauté me plonge dans une jouissance méditative bien trop intense pour que j'en taise le nom.

Parce que de tous les feux dans la poitrine de ceux qui eurent à soupirer, j'abrite le plus grand brasier.

Je voulais t'écrire le plus beau des poèmes mais je ne sais pas dire comment tu as pris possession de moi alors que l'espace et le temps ouvraient la plus profonde faille jamais arrachée à la matière pour y engloutir mon orgueil, ma fierté, ma force et ma faiblesse.

Je ne sais pas te dire que je t'appartiens comme l'écume à la vague.

Je ne sais pas te dire que tu me rends sublimement et infiniment vulnérable et que je loge dans le creux de tes mains, je suis une mésange et aimerais une caresse.

Je ne sais pas te dire comme je suis à l'abri de tout, enveloppé de ton amour, et que dehors, il fait incroyablement froid.

Je ne sais pas te dire comme mon cœur, dans sa cage thoracique, cherchant à travers la nuit, ô mon absente, le chemin qui le conduit à ton sein, explose d'une fission nucléaire qui irradie ma chair et avec elle, tout entier, l'univers.

Je ne sais pas te dire la joie pure qui coule de ta source et tes larmes m'abreuvent et je te bois quand tu te donnes à moi par un mot, un silence, par l'étreinte miraculeuse qui me fait ton captif.

Je ne sais pas dire la fête folle quand un ange te charge de me dire ton amour.

Le poète s'est déclaré « l'ombre de ton chien » pour plus tard expliquer qu'il pensait à la lâcheté des hommes devant leur bien-aimée.

Alors je suis un lâche et encore le dernier, car si cet amour-là me faisait son esclave, je jouirais encore et pas moins certainement, du moindre de ses gestes qui me soit adressé.

Mais non, tu me dis ton roi, ô ma reine, comment est-ce possible que tu m'appelles à régner sur l'empire de tes sens, sur les vallées douces ou alors escarpées de ton âme incandescente ?

Je me dis souvent misérable, oui misérable, d'une vie de misère et pourtant je suis le plus heureux des hommes, aimé de son amour suprême.

Je voulais t'écrire un poème d'amour et je n'ai fait que choisir des mots.

Aucun ne rendra jamais justice à l'ivresse qui me conduit à toi, au voyage, corps et âme, que tu suscites en moi.

Il ne me reste donc plus à présent qu'à me taire et t'aimer.

Dans le silence de l'amour."

Oui, elle était la femme d'un autre, mais cela ne m'a contrarié en rien pendant un certain temps, d'une part parce que je me croyais le gagnant devant mon rival, j'estimais que son amour de loin le plus ardent m'était réservé, d'autre part parce que je croyais encore qu'elle finirait par le quitter pour moi.

Mais progressivement, j'ai compris. J'ai compris qu'elle l'aimait beaucoup plus que ce que je croyais et surtout qu'elle ne le quitterait jamais. Une pente douce s'engage alors, vers le tourment le plus achevé et le retour en force de mon désir de mort qui, du reste, ne m'avait jamais vraiment quitté, même au plus fort de notre idylle.

Dehors et dans mon immeuble il règne un silence de mort à présent. Toute l'agitation de la soirée et de la nuit a laissé place à un calme pétrifié. L'incrédulité succède à l'effarement, on est entré dans la cinquième dimension et l'ancien monde n'en finit plus de voler en éclat et avec lui tout repère humainement nécessaire.

La plupart des chaînes télé passent des archives, des documentaires, des films. Je ne suis pas sur les réseaux sociaux, je ne vois pas ce qui s'y passe et c'est le tsunami qu'on imagine aisément. Il y a de tout, comme de bien entendu, tant que c'est frénétique.

Alors que les gens investissent nombreux les rues, ici et partout ailleurs, la toile grondait bien plus encore et même à cet instant suspendu où l'on n'entend pas un murmure, les claviers bruissent au rythme effréné de l'urgence absolue.

C'est encore le chaos, il ne s'est rien structuré pour le moment, les hashtags sont nombreux et concurrents. Il ne se dégage qu'une seule tendance pour l'heure, en attendant que les chapelles se constituent, c'est #WBY soit "We Bless You".

Les adeptes de ce message adressé aux nouveaux maîtres de l'univers ont déjà adopté un geste caractéristique mêlant morphologiquement le salut à la soumission. On se tient debout, droit, les bras en l'air, vers l'avant, à 135 degrés par rapport au torse, doigts écartés, paumes en face l'une de l'autre, la tête légèrement inclinée vers le bas. Cela signifie quelque chose du genre : "Nous vous accueillons et ne nous autorisons pas à plonger nos yeux dans votre lumière, trop grande pour nous."

C'est sur le plateau de CScoop que j'apprends l'existence de ce mouvement, c'est la seule chaîne info ouverte je crois bien. Les autres ne sont pas en mesure de dire quoi que ce soit à l'approche de cette chose hallucinante qu'on vient de promettre à l'espèce humaine.

Il faut dire qu'ils ont un volontaire de premier ordre, le vaillant pourfendeur de bien-pensance, dévoué et fidèle Patrick Fession à toute épreuve. Il ne pouvait qu'être le dernier à quitter l'antenne. Comme son collègue Zitoune, il croit à un coup monté, en tout cas il s'est répandu pour le dire et là, il est un peu gêné aux entournures avec une telle promesse de l'envahisseur, mais il est courageux et affronte la contradiction, seul à table.

Lui qui aime pourtant bien donner la parole n'avait que la sienne à proposer. Il s'en sort très bien. Il se dit impatient de cette sorte d'expérience géante. On sent qu'il n'y croit pas trop quand-même, il va bientôt rigoler. En tout cas il est en état de travailler, lui au moins, ses collègues sont tous en fuite.

Il a donc bien noté l'émergence sur les réseaux sociaux des WBY et les mentionne pour se moquer. Mais il ne se moquera plus tout à l'heure.

Jeanne n'a toujours pas répondu à mon email.

Les rues sont en train de se remplir à nouveau. Tiens ! Je vois des WBY justement ! Une foule se presse déjà, comme si on lui avait donné le signal, il faut dire que l'instant approche. Plus que quelques minutes. Les gens veulent vivre ensemble cette chose, ça les rassure, ils puisent les uns dans les autres leur espoir en se blottissant presque les uns contre les autres.

J'ai tout juste le temps de regarder si elle est sur TruePage. Elle y est ! Mais pour la contacter, je dois créer un compte. Je ne sais pas si j'ai le temps. J'entame la procédure et alors que j'arrivais à la dernière opération, je suis interrompu par le premier mot qui sort de ma gorge : "Si".

"Si j'avais eu de petites dents pointues je n'aurais peut-être pas tant aimé les sardines."

Cette phrase que je viens de prononcer à m'en casser les cordes vocales, comme mes voisins et la foule dans la rue, dans un unisson parfait au soupire près, notre espèce s'en souviendra jusqu'à la fin des temps.

Puis c'est le rire, dévastateur, explosif, hystérique, débridé au dernier degré, un spasme qui secoue si fort notre espèce que l'on croit sentir trembler la terre. Alors que j'essaie en vain de reprendre mon souffle, je parviens à jeter un œil par la fenêtre pour assister au spectacle effarant d'une foule possédée. Sa clameur convulsive fait fuir les pigeons en nuées évanescentes dans un ciel bas et lourd.

Pendant la durée de cet accès imposant à la race humaine une soumission absolue, je tâche de garder un œil sur Patrick Fession qui a eu le cran ou la folie peut-être, de rester devant les caméras pour s'offrir en spectacle, qui avait espéré jusqu'au bout être récompensé de sa défiance. Il est jubilatoire de le voir succomber, offrant sur son visage une indicible expression entre ahurissement et effroi.

Puis tombe la nuit la plus noire de toutes les nuits du monde depuis sa Création, quand Dieu souffla une poignée de poussière pour en faire la terre, la mer, le feu et l'univers. Une nuit qui relègue l'éclipse solaire au rang de réverbère provisoirement à court de gaz, surplombant l'asphalte mouillé où trempent les rayons rescapées de la mise en scène.

Ici il n'y a aucune pitié pour la lumière. Elle est terrassée, il n'en reste pas une particule. Mes pupilles sont recouvertes d'un écran noir soudé sur la cornée.

Le silence s'est à nouveau abattu sur la terre, absolu, sidéral, échappé à l'atmosphère, venu des entrailles de l'espace le plus vide qui nous sépare de la matière étrangère. Les vibrations phoniques semblent avoir été désintégrées en même temps que toute leur mais ce n'est pas le cas, c'est juste que les masses se sont vu confisquer tout pouvoir d'expression le plus infinitésimal par la sidération.

Cinq minutes, qui savait à quel point cinq minutes sont longues ? Ce n'est pas l'éternité, c'est pire. Parce qu'en attendant qu'elle trouve son issue, à l'éternité, on peut vivre, s'agiter, s'activer, mais ces cinq minutes là prolongent d'autant le règne de la mort au sein de la vie.

On dit que même les aveugles ont perdu la vue.

Et puis, au bout de l'interminable tunnel, d'autant plus long que personne ne peut consulter l'heure, c'est la délivrance. La lumière revient comme elle avait disparu, par enchantement. Une clameur monte alors, d'abord timide, faite de "Ô" et de "Ha", de plus en plus résolue. Des cris de toutes sortes retentissent crescendo. Il y a des rires, des pleurs, des invocations, des supplications et de l'exaltation, toujours plus intenses et vigoureuses. Je peux constater que dans la rue une chaîne humaine s'est formée, les gens se tiennent par les épaules, souvent les yeux fermés, priant, la plupart d'entre eux, pour la première fois .

Les humains ont un maître et s'y soumettre n'est plus une option mais le seul possible chemin vers où que ce soit.

Des larmes coulent enfin, retenues jusque-là par l'état de choc, le doute ou l'agitation, la rébellion ou l'excitation. Elles se déversent à présent, en torrents venus emporter le limon des illusions à jamais perdues et leur quotidien léger désormais disparu. Pleurent ceux qui croyaient au ciel, ceux qui n'y croyaient pas, ceux qui croyaient à la vie ailleurs et ceux qui l'ont rejetée jusqu'au bout, tous soudainement à nu, infiniment impuissants et vulnérables.

Ce n'est pourtant pas qu'ils le soient devenus, c'est juste qu'ils viennent de le comprendre.

Moi aussi je sanglote, je gémiss à présent qu'a sonné l'heure. Je ne suis pourtant pas triste. Jeanne est là, installée, inamovible dans ma pensée tendue au-dessus du précipice que dévalent mon esprit et ma mémoire.

Elle et moi nous voyions à peine tous les deux ou trois mois en moyenne. Elle était toujours loin, très loin, trop loin bien qu'elle ait passé tout ce temps sous ma peau d'où elle ne se délogera jamais.

Nous étions à l'autre bout de la France, moi à Lille, longtemps, elle à Montpellier. Y vit-elle encore ?

Et surtout, son mari ne consentait à ses sorties qu'avec parcimonie. J'avais peur de lâcher un travail que j'avais mis des années à trouver, hautement pénible mais m'offrant une vie décente, dans les arcanes absurdes de l'administration française.

Car il est pire d'être un raté dans le besoin qu'un raté raisonnablement pourvu. Non pas en matière de prestige, mais de quotidien. J'en sais quelque chose puisque je vis aujourd'hui des minimas sociaux, après avoir démissionné avec fracas, en crise après notre rupture, ne supportant plus ni mes collègues, ni mes chefs, ni la vie en général.

Je ne suis jamais venu vivre à Montpellier parce que j'avais peur d'être piégé près d'elle, sans ressource et sans possibilité de la voir plus souvent finalement, sauf peut-être parfois entre deux portes qui claquent. Je préférais me réfugier dans le rêve qu'elle le quitterait un jour, peut-être bientôt.

L'euphorie de l'amour était telle que j'endurais l'attente interminable, torture perpétuelle, comme un manifeste romantique ou un exercice spirituel.

J'y croyais alors. Je nous voyais réunis dans un avenir radieux et proche. L'amour triomphe de tout, me suis-je résolu à croire. Avais-je tort ?

Qu'est-ce, pour eux, nos visiteurs, nos maîtres, que l'amour ? L'amour existe-t-il encore à leur stade d'évolution ? Est-il décuplé ? Diminué ? Quelle forme prend-il ?

Comme promis la "la dame", sur les écrans tournent en boucle les images de sceptiques emblématiques en chaque endroit du globe, subissant l'humiliation paroxystique de leur absolue soumission à ceux dont ils contestaient l'existence.

On y retrouve entre autres Robert Zitoune, l'idéologue de CScoop qui, dans la foulée, se défenestre depuis le 6e étage de l'immeuble haussemanien qu'il habite avec femme et enfants, sous leurs yeux, d'un geste trop soudain pour l'en empêcher.

C'est d'ailleurs une nouvelle vague de suicides pendant quelques minutes suffisantes pour totaliser des milliers de sacrifiés rien qu'en France. Les services de l'Etat divers et variés étant pratiquement paralysés avec de rares agents en état d'exercer leur métier, la grande majorité des cadavres demeureront un moment livrés à eux-mêmes sur place, s'ajoutant à la première vague et concourant au spectacle de fin du monde auquel notre espèce se voit livrée. Mais WBY commence à se structurer, ils se chargeront bientôt du ménage.

La visiteuse réapparaît :

"Bien, maintenant que la situation est tirée au clair, nous allons pouvoir aborder les choses sérieuses.

A votre stade de développement il vous est indispensable d'intégrer le fait que ce que vous appelez liberté ou libre arbitre n'existe pas, n'a jamais existé nulle part dans le Cosmos, pas un seul instant, et n'existera jamais, ni pour vous autres humains ni pour quelque créature que ce soit où que ce soit, pour nous pas davantage que pour les autres.

Toute créature dotée d'un cerveau, telles que vous, inférieures ou supérieures en intelligence, voit son comportement régi par l'activité de cet organe, qui produit de la pensée comme les reins, l'urine, ou la thyroïde, des hormones.

Vous ne pouvez pas décider de la composition de vos urines, ni de la substance de vos hormones, ni de la composition de votre sang, ni de la constitution de vos os, vous pouvez pas davantage décider de votre pensée et de vos actes.

Ce qui vous donne l'impression de choisir ce qui pénètre votre conscience est ce que vous appelez un "biais cognitif", celui-là est resté jusque-là le plus puissant du monde, de votre monde.

La conscience est une instance radicalement réceptrice et absolument pas émettrice.

La pensée, c'est ce qui pénètre la conscience. Et ce qui la pénètre est déterminé par les lois entières de la physique, dont votre exploration atteint un seuil primaire critique, d'où cette intervention.

Ces lois imposent aux électrons leur parcours au sein de votre réseau neuronal comme en celui d'une carte mère de votre technologie, comme la molécule d'eau à la surface de l'océan est dirigée par vents et courants.

Ce qui fait la cohérence de votre comportement et son incohérence, c'est la collaboration entre ordre et chaos à laquelle se livre le Cosmos tout entier, en chaque compartiment de son activité et en chaque instant.

Cette union paradoxale, de l'ordre et du chaos, est le ferment principal du prodige de complexité, c'est à dire de structure, d'organisation et d'ordre.

Les vivants ne font qu'incarner le miracle de la physique qui ne se limite pas à eux, loin s'en faut, mais qui trouve là une expression privilégiée, en particulier chez les espèces pensantes.

Nous répondons strictement aux mêmes lois, forces et phénomènes que vous, la liberté n'existe pas davantage chez nous que chez vous.

La différence, c'est que nous le savons et cherchons depuis très longtemps une orientation venue se substituer au fantasme de la liberté, que nous avons porté, tout comme vous, il y a si longtemps.

Cette orientation nous l'avons cherchée et trouvée dans l'intimité de l'énergie, dans les environnements hyperquantique, métaquantique et subquantique, pour découvrir la dernière strate qui consiste en des algorithmes dont vous imaginez bien qu'ils sont difficiles à exploiter.

Mais nous en avons décrypté presque toute la séquence en perpétuel mouvement, n'agissant, en chaque instant, qu'en fonction des données récoltées, en affinant toujours davantage leur recueil et leur exploitation auxquels nous nous fions pour le moindre geste et sur lesquels nous sommes de plus en plus étroitement alignés dans notre comportement entier.

C'est pourquoi nous disparaîtront bientôt. Nous sommes arrivés au bout du vivant.

Vous êtes notre dernière gourmandise avant terminus.

Ce qui s'est passé, pendant cette exquise expérience de la possession que nous vous avons réservée, c'est que nous avons brièvement pris le contrôle de vos réseaux cérébraux. C'est rigoureusement le principe de la marionnette. Ce n'est pas parce qu'une espèce supérieure prend le contrôle de vous que vous êtes des marionnettes, non, mais par constitution éminente !

La question n'est pas : cerveau sous contrôle ou cerveau libre. Elle est de connaître la nature du contrôle.

Comme nombre d'entre vous, nous l'appelons Dieu. A la différence énorme que vos "croyants" croient au libre arbitre que Dieu leur aurait accordé. C'est tellement amusant ! Comme les gargouillis d'un petit bébé.

Ainsi nous avons pris votre contrôle brièvement, à la fois pour créer le choc obtenu et pour nourrir le protocole définitif d'appropriation. Je vous rassure, tout s'est bien passé.

Lorsque nous vous aurons pris sous notre contrôle, nous n'agissons pas pour autant à notre guise, nous ne le faisons jamais puisque nous-mêmes sommes sous le contrôle de nos données algorithmiques, nous vous conduirons selon un protocole indirectement issu de cette même Source qui nous guide nous-mêmes.

En clair, vous allez être expurgés d'une jolie quantité de crasse dans les turbines.

Réjouissez-vous ! Attention cependant, la plus grande tragédie de votre parcours entier est à venir de façon imminente, nous en sommes tous passés par là. Vous êtes juste un cas borderline, vous risquez une disparition précoce à l'état "naturel" ce pour quoi nous intervenons ainsi.

Pour information, toutes les planètes qui abritent la vie complexe, avec un écosystème tel que le vôtre, développent des espèces pensantes sur le même modèle morphologique que vous. Aussi vous êtes un exemplaire parmi 52 813 planètes rien que dans votre galaxie ! Vous êtes dans une moyenne, plus de deux milliards de galaxies, ça fait beaucoup de cailloux colonisés comme le vôtre.

Vous êtes une fournée, là encore, moyenne. C'est à dire que vous arrivez chronologiquement dans le peloton. Nous sommes apparus bien avant vous, vous l'aurez compris, mais d'autres apparaîtront bien après vous.

Il se trouve simplement une coïncidence, toute à votre gloire, d'une part vous tombez quand nous tirons notre révérence et d'autre part vous êtes le cas le plus complexe qui nous ait été attribué. Vous présentez les plus grands dysfonctionnements répertoriés dans votre galaxie. Vous êtes donc les champions de la Voie Lactée. Vous rendez-vous compte de cet honneur ? Bien amer, en ce qui vous concerne.

Le hasard n'existe pas davantage que la liberté, dont il est le jumeau dans l'imaginaire collectif que vous prenez dur comme fer pour une réalité.

Il est beaucoup moins ancien cependant, dans votre pensée, que la souveraineté de la conscience, laquelle existait déjà chez vos ancêtres les plus reculés. Depuis que l'Homme pense il croit être l'auteur de sa pensée, à de rares exceptions près, alors que le hasard, lui, est apparu avec votre science contemporaine.

Mais vous aurez très vite compris, à partir de maintenant, que le chaos le plus profond abrite l'ordre le plus résolu. Il est simplement plus complexe qu'au sein des structures dont vous savez constater la nature organisée.

La recherche de l'ordre logé au cœur du chaos est le fil conducteur qui mène de votre technologie primitive à notre technologie avancée.

Ainsi tout ce qui se produit doit se produire rigoureusement tel quel, pour nous vivants, le meilleur comme le pire. On peut disposer de données plus ou moins nombreuses et fiables sur les causes et leurs conséquences dont l'enchaînement produit toute chose dans notre univers, mais certainement pas s'en affranchir. Croire que le hasard a décidé de quoi que ce soit, c'est croire à l'immaculée ou virgine conception d'un individu vivant.

Nous vous offrons une définition du hasard, le vrai, infiniment relatif puisqu'il est, lui aussi déterminé par les lois de la physique, la loi souveraine de causalité : Il est ce qui n'est pas traité par le cahier des charges.

Prenons l'arbre fruitier. Son ADN, soit son programme, soit le contraire du hasard, prévoit le développement du végétal et l'émergence de fruits sur ses branches, en collaboration avec son environnement y compris météorologique.

Ainsi, la pomme n'est pas due au hasard mais au contraire, à un programme qui l'impose. En revanche, ce que l'on peut appeler "hasard", c'est les détails : les volume et morphologie exacts de l'arbre, l'endroit rigoureux de la branche où le fruit sort, à quel moment précis. Cela, l'ADN ne le gère pas, le laisse au "hasard".

Ou encore, au sein du Cosmos, l'ADN de l'énergie impose l'éclosion de la vie quand les conditions en sont réunies, statistiquement des milliards de fois au sein d'un environnement aussi immense, mais le "hasard" se charge de déterminer où et quand exactement.

Tout cela, étant bien entendu que le même "hasard" est guidé par les forces, lois phénomènes qui s'appliquent en tout.

Quand nous aurons fini de d'éliminer le "hasard" de notre propre connaissance, c'est à dire quand nous aurons identifié l'ensemble des causes et de leurs conséquences du Cosmos, c'est là que nous nous désintégrerons, rendus à notre état de poussière initiale.

Pour l'heure nous devons encore gérer une certaine proportion d'aléa dans nos opérations, comme celle qui vous intéresse et nous conduit à nous adresser à vous.

Décrypter le chaos, ou "hasard", c'est tout l'objet de l'intelligence, ce que que vous appelez science.

Je vous laisse vous amuser un peu et je reviens. Nous avons encore deux ou trois petites choses à vous raconter avant de vous livrer le final, sublime je vous en fais la promesse."

Chapitre IV : les profondeurs

Comme on commence à en prendre l'habitude, la parole venue d'en haut impose pendant son cours un silence absolu sur terre, respecté même par les animaux, pétrifiés comme les humains, répondant au même instinct reptilien, celui qui, d'ailleurs, les guide plus sûrement que nous, tel un sixième sens et les avertit, par exemple, d'une catastrophe imminente ou en cours, pour quitter les lieux avant qu'il ne soit trop tard.

Mais aujourd'hui il n'y a aucune échappatoire, ni pour les bêtes ni pour Homo Sapiens. La terre a cessé de tourner et la fin d'un monde entier est consumée.

Tout commentaire a cessé, d'ailleurs aucune antenne n'a repris à la fin du discours. Même les réseaux sociaux ont cessé leur bavardage. Les serveurs fonctionnent toujours mais se voient à leur tour privés d'activité. Il n'y a plus rien à dire pour personne jusqu'à nouvel ordre.

A propos de réseau social, je dois achever mon inscription sur TruePage pour contacter Jeanne, c'est ma seule préoccupation en cet instant. Oui, la seule.

Pendant que je me penche sur l'écran, une clameur monte de la rue. Une procession de WBV est en train de se former, chaîne universelle d'abord éparse et de plus en plus compacte. On y arbore la posture adoptée en signe de reconnaissance en psalmodiant, à l'unisson, en anglais partout sur la planète : "We Bless You, We Bless You, We Bless you".

Cette marque de "résilience" comme dirait l'autre, cohabite avec une terreur intacte depuis le premier instant, très largement partagée mais dont l'expression se réduit au silence compact et dense, si bien que l'on n'entend que les adeptes soupirer et s'exclamer.

Voilà, j'y arrive. "Jeanne, c'est moi, Constant, as-tu reçu mon mail ? Où es-tu, que fais-tu ?"

Me revient à l'esprit ce poème que je lui ai écrit :

J'étais enfant perdu, j'ai trouvé un destin
Un chemin vers le ciel où je te trouve enfin
Tu es allongée, nue, sur un lit de roseaux
J'approche, tu frémis et je suis du Verseau
Voilà pourquoi, peut-être, en roulant sur ta joue,
Ta douleur est la mienne, elle est ivre, je suis saoul,
Me baptisent, m'abreuvent et scellent mon serment,
Tes larmes, une eau de vie mêlant le sel au sang.

Ta lumière est la mienne, elle jaillit des ténèbres
Quand ton âme escarpée, à travers ses fêlures,
La laisse me gagner, son éclat te célèbre
Caressant mes nuits blanches et ses vallées obscures.

Toi, mon dernier voyage, entends-tu le silence
Qui couvre le vacarme assourdissant du monde ?
C'est le chant de l'amour par-delà ton absence
Les mains cherchent en vain et le cœur vagabonde
Son écho puisse-t-il me conduire à bon port,
Où nous prendrons la mer à la vie à la mort.

Je ne l'aime pourtant pas, parce que le début et la fin ne sont pas cohérents, mais c'était son préféré. Elle le connaissait par cœur. Je ne sais pas pourquoi je me suis tant acharné à composer des alexandrins, pourtant parfaitement conscient de l'abysse qui me séparait, et me séparera toujours, de mes maîtres en la matière.

C'est de la folie que de s'y frotter en passant après eux. Mais n'en va-t-il pas de même pour tout ? Quoi que l'on fasse, des génies ont exclu toute rivalité. A moins d'être un génie soi-même. C'est le deuil que je n'ai jamais réussi, accepter ma médiocrité, mon talent moyen. Jeanne me le faisait oublier par son amour, son inconditionnel encouragement à écrire, qui était d'ailleurs réciproque.

Pour ce qui est des vers à douze pieds, mon panthéon est constitué d'Alfred de Vigny, Charles Baudelaire et Victor Hugo et plus précisément d'un poème pour chacun, que je tiens pour trois chefs-d'œuvres absolus, toute époque toute catégorie d'ouvrage humain, tout en haut de la littérature éternelle. Que Racine me pardonne de ne pas l'associer à cette gloire, je l'admire infiniment bien évidemment, lui aussi, mais son thème ne me parle pas, parce que je suis un tout petit littérateur dont les racines, justement, ne plongent pas très profond.

Ces trois poèmes qui me hantent depuis l'enfance bien que j'en ai poursuivi l'exploration toute ma vie durant, sont L'Albatros de Baudelaire, Demain dès l'Aube de Hugo et La Mort du Loup de Vigny.

Ils illustrent tous les trois le principe qui fonde la poésie en vers classique et qui la propulsent tout en haut de l'art littéraire, auquel ne déroge que Rimbaud à mes yeux, dont la prose atteint la grâce par l'affranchissement de la contrainte : la forme doit être aussi parfaite, ciselée, inspirée, en beauté du son de l'image, de la formule, que s'il n'y avait aucun fond à servir et le fond doit être aussi inspiré, lui aussi, profond éloquent, que s'il n'y avait aucune forme à respecter.

Le langage doit apparaître comme ayant été créé pour la rédaction du poème qui l'imprime.

Le nombre de syllabes des mots, leurs rimes, leur fluidité une fois assemblés doivent sembler conspirer à l'usage qui en est fait. Le tout doit jeter une lumière puissante sur la condition humaine.

De ces trois poèmes, c'est le Loup que j'ai le plus fréquenté, l'ayant récité sans doute au moins des centaines de fois et c'est un vrai morceau de bravoure. Il m'a enseigné, rien de moins, le sens de l'honneur et de la dignité, à savoir mon unique patrimoine.

Certes, j'ai à l'origine un orgueil sans mesure, faisant de moi le client idéal pour cette leçon magistrale, et j'en paie le prix fort puisque c'est la raison de mon aspiration à quitter la vie, pas à hauteur de mon exigence. Ce texte demeure la première substance de mon évangile.

Oui, il faut souffrir la faim pour être son propre maître, s'offrir à la mort est un glorieux destin si on échappe ainsi à la servilité et à la servitude. Oui, jouer du bois et du rocher du Prince pour se nourrir à peine en échange du servage, c'est être guère plus que chien quand le loup incarne la noblesse du règne clandestin. J'ai tant voulu être cet animal majestueux qui se sacrifie pour sa louve et leurs petits. Mais je n'aurai jamais de descendance à protéger.

Le mien de poème, est assez joli sur la forme, mais le fond n'existe pas, ce qui révèle toute l'étendue de ma médiocrité littéraire.

Je savais bien que le regard de Jeanne sur ma production était déformé par les yeux de l'amour mais ça me donnait quand même un peu de courage et d'illusion alors que les revers se succédaient les uns aux autres.

Cela viendrait, au bout, je serais récompensé et reconnu pour mon travail, une prose foutraque sous forme de fictions de toutes dimensions et des wagons entiers de poèmes, le tout sans aucune unité de style ni de propos, des essais très divers dont j'étais le seul à partager le propos, allant du féminisme à la nature de l'art en passant par la science et la politique, toujours décalés au point d'exclure l'intérêt de presque tout lecteur.

J'y ai d'abord cru, puis me suis estimé victime d'une injustice mais aujourd'hui je comprends parfaitement pourquoi je suis resté dans la plus grande obscurité, c'était ma place, je n'ai jamais rien apporté de valeur utile, n'ai écrit que des choses qui ne ressemblent à rien.

Je ne voulais donc pas mourir parce que je suis incompris, mais parce que je suis médiocre.

Tout cela me paraît déjà si loin en cet instant. Comme je me moque à présent, et de mes illusions perdues et de mon amertume et de ma frustration et de ma détresse.

Pendant la phase de propulsion de notre amour, entre le moment où il s'est révélé à nous, soudainement arraché aux nimbos à l'issue d'une longue stagnation, opérant une percée fulgurante dans les plus hautes sphères du vertige, j'étais en permanence dans un état second, pendant des mois et des mois.

Et je portais l'angoisse omniprésente de rompre le charme d'un coup, l'anéantissant comme il était venu. Je craignais qu'elle réalise soudainement que j'étais dénué d'intérêt. Je redoutais le faux pas fatal, c'était si parfait, il suffisait du moindre grain de sable dans cet engrenage miraculeux pour qu'il s'effondre, se désintègre.

Ce sentiment était partagé, elle craignait que je la quitte à tout moment, que je l'expose au sentiment d'abandon qu'elle traînait depuis toujours bien que personne ne l'ait jamais abandonnée. J'ai découvert progressivement son propre gouffre, l'immense mystère de son âme clair-obscur me la rendant toujours plus impénétrable, excitant toujours plus mon amour.

Alors qu'elle redoutait la rupture, de mon côté je m'interrogeais sans cesse sur la réciprocité d'un tel transport, il me semblait impossible qu'elle partage autant d'amour, une passion aussi dévorante, une ivresse aussi fiévreuse. Je n'avais pas tort d'en douter car ce fut par là que vint ma toute première blessure d'amour, une blessure d'amour propre évidemment.

Oui car l'amour, fût-il le plus pur du monde, est propre avant tout. C'est l'orgueil qui jouit et l'orgueil qui trinque du regard de l'autre. Je n'étais rien, elle m'avait fait roi, elle me rappela aussi à ma douloureuse condition de simple mortel.

Je l'ai dit, nous ne nous rencontrons physiquement que rarement, mais nous étions en très étroite communication constante, essentiellement par écrit, aussi j'ai appris à la connaître à distance. Il est faux de penser que l'on ne découvre une personne qu'en chair et en os. Nous avons parcouru ce chemin comme si nous avions vécu ensemble, peut-être mieux encore parce que le moindre de nos états d'âme respectifs était immédiatement exprimé et partagé nous ouvrant chacun à l'autre instantanément et perpétuellement.

Un jour elle laissa sous-entendre qu'en effet, son amour pour moi ne pouvait rivaliser avec le mien pour elle. Elle m'écrit :

“Mon amour je suis parfois désemparée de ne pas pouvoir te rendre ce que tu me donnes. Je t'aime pourtant immensément mais j'ai l'impression que cela ne suffit pas et que tu es dans une attente si forte qu'elle me dépasse. J'ai peur de ne pas pouvoir te combler malgré mon désir d'y parvenir. Je ne sais quoi te dire.”

Cela me suffit à recevoir un coup de poignard en plein cœur, officialisant le fait que oui, en effet, mon amour était un poids pour elle au moins autant que volupté, donnant à mes cauchemars une réalité. C'était pourtant simplement le début de la fin d'une virginité amoureuse, de l'idéalisation de notre idylle.

Il faut savoir qu'avant elle, je vivais dans un bunker affectif. Mon amour propre m'est si précieux, il ne tolère à ce point pas la moindre égratignure, que je l'avais logé dans un sanctuaire absolu, dans ma relation à l'autre. Dans ma relation avec moi-même, je ne peux pas en dire autant, je me suis blessé souvent et alors je couvais pendant des heures, des jours et des semaines, le processus de cicatrisation.

Mais il était totalement impossible de tomber amoureux à cause de la vulnérabilité que cela implique. Aimer, n'est-ce pas être à la merci du regard de l'autre ? Comment pourrait-il en être autrement ?

Jeanne, la raison pour laquelle je me suis abandonné à l'amour qu'elle m'inspirait, s'avérant démesuré, c'est parce que je croyais à une parfaite osmose, à une volupté cosmique. C'était une expérience extraordinaire, une béatitude exaltée.

Alors quand, au cours de quelques épisodes successifs, j'ai compris que son amour pour moi était plus raisonnable que mon propre transport, j'ai eu mal, très mal, mais j'ai enduré sans broncher, le prenant pour une belle leçon d'humilité, ce que c'était. J'ai progressivement adapté mon attitude envers elle en fonction de ce paramètre, c'est ainsi que notre amour s'est dirigé vers une certaine normalisation. Mais ce n'était que de la cendre sur la braise.

Il est une expression populaire, sous forme de maxime, au sujet de l'amour, qui m'apparaît comme une vérité première du mécanisme de cet état d'âme : "Fuis-moi je te suis, suis-moi je te fuis."

Je viens de dire le contraire en affirmant que j'ai laissé libre cours à mon transport pour la raison que je l'estimais partagé, mais ce ne sont que deux strates superposées de la même réalité amoureuse.

Jeanne ne m'a jamais autant aimé que quand je l'ai laissé respirer. Et elle s'est toujours retirée devant mes plus ardents assauts d'amour.

Nous étions toujours sur une crête.

Un jour par exemple, elle me dit que le Constant qu'elle avait connu lui manquait. Celui qui s'intéressait à tant de choses dont nous aimions parler, cette stimulation de l'esprit lui manquait. La raison en était que je n'étais plus occupé qu'à l'aimer. Je ne lui parlais plus que d'elle. J'ai ainsi appris à lui laisser de l'espace pour qu'elle puisse mieux m'êtreindre.

Nous avons développé notre vocabulaire amoureux au fil des échanges écrits, soit l'essentiel de notre communication.

On se dit, selon les fluctuations de notre amour : "Je t'aime à en crever", "Je t'aime au vertige", "Je t'aime à m'en arracher la peau", "Je t'aime à mort. "Je t'aime à vie et mort" et des fois sa version standard "à la vie à la mort", "Je t'aime plus grand que la vie", "Je t'aime d'un indicible amour", "Je t'aime au-delà de tout", "Je t'aime à l'infini", "Je t'aime à m'en faire exploser la poitrine", "Tu me manques atrocement"

Nous échangeons sans cesse ces formules, adoptions les nouvelles pour les mettre dans la boucle.

Elle détestait son corps. D'abord parce qu'il lui faisait vivre l'enfer plus qu'à son tour, ensuite parce qu'elle le trouvait disgracieux, trop de chair à son goût, elle qui avait été très sportive dans sa jeunesse, fine et musclée. Pourtant, esthétiquement, il était parfait ce corps, en rondeurs exquises et d'ailleurs sans excès. Je n'aurais pas changé un gramme si j'avais eu à le modeler. Et si moi aussi je souffrais de son enveloppe charnelle si douloureuse parce que sa souffrance était la mienne, je l'adorais quand, enfin, je pouvais la caresser.

Un jour elle m'écrit :

"J'aime mon corps quand il me permet notre étreinte, notre folle envolée et chevauchée, l'infinie douceur que tu lui offres, alors là oui...."

J'aime ton corps.

Tes mimiques, tes petits défauts, ils sont beaux aussi, tes yeux qui me transpercent, ta voix si profonde et chaude raisonne si fort en moi et vibre au fond de ma chair, ta peau, ta peau est merveilleuse de douceur et de grains à l'oeil et au toucher, tes mains, belles et habilles, tes petites fesses tendres que j'aime enserrer pour te retenir, ta bouche, ta bouche est mon océan, tes pieds, je connais encore mal tes pieds, c'est triste, tes jambes musclées qui te permettent de venir à moi, ton torse tendre ou j'aime me blottir et écouter ton coeur battre ; et puis ton sexe, splendide et fier, je vibre avec lui qui tressaute de désir, et quand il est

dans ma bouche, dans ma gorge, je suis aussi délicieusement pleine de toi que quand tu es dans mon ventre.

Je t'aime et te veux en moi si fort mon roi.

Tous les jours, tous les jours oui, je me caresse jusqu'à l'orgasme pour compenser ton absence.

Tu es si beau mon amour
Tout de toi

Du plus joyeux au plus noir, coquin ou pensif. Je t'aime tellement mon amour. Je t'aime plus grand que la vie."

Lorsque nous nous retrouvions, elle était, comme toujours, mais là je m'en rendais témoin, la proie de divers supplices en différents endroits du corps selon le moment, la nature de notre étreinte à l'instant, ou simplement les fluctuations spontanées. Elle avait, par exemple, toujours mal à l'épaule, aux trapèzes et au bassin, affection perpétuelle, plus encore comme prix à payer de toute sollicitation particulière de son enveloppe charnelle.

Ainsi, je me souviens avec la précision d'un disque dur qui en hébergerait la séquence, de cet instant où, quelques minutes après avoir fait l'amour, je fumais une cigarette sur le canapé, situé quelques mètres plus loin, dans le prolongement du lit, chez un ami à elle qui lui avait prêté l'appartement.

Nous étions tous deux encore en tenue d'Eve et d'Adam. Elle est restée sur la couche, je la vois se mettre en position recroquevillée à genou sur les draps ouverts, les bras étendus vers l'avant, les fesses tendues vers l'arrière pour s'étirer, me présentant une vue plongeante et imprenable sur son anatomie la plus intime. Elle exécutait ce geste dans le mépris de toute intention sexuelle puisqu'elle cherchait seulement à soulager sa peine physique, avec le même mépris pour la pudeur, propre à m'offrir le délice dont je ne perdis pas une miette.

Cette vision n'a jamais cessé de me hanter depuis, pour nourrir l'infini désir qu'elle a le secret de déclencher sous ma peau comme une tempête dès que je pense à elle.

Ça, c'était les beaux jours.

Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

Maintenant que nous sommes les jouets d'êtres supérieurs ? Mais nous étions déjà les jouets du destin. Il faut les croire quand ils affirment nous débarrasser de nos illusions, on ne peut que s'en réjouir, c'est mon cas, et eux tous, que vont-ils devenir ?

Que va-t-il se passer dans les prochaines heures et dans les prochains siècles ? Que vont-ils dévoiler de notre avenir dont ils semblent connaître, si ce n'est chaque détail, sans nul doute toute l'architecture ?

Le paradoxe prodigieux de cette intervention de nature quasi divine, divine tout court au sens où on l'aurait entendu nécessairement jusqu'au XIXe siècle au moins, c'est que ça change à la fois absolument tout et absolument rien.

Nous sommes livrés à notre sort depuis que nous sommes, mais plus jamais il ne montrera le même visage.

Quelle est la prochaine révélation ?

Moi ? Je suis étourdi mais heureux. Mes démons, ceux qui étaient sur le point de m'emporter hier encore, semblent loin d'un millénaire en arrière. Il ne reste plus rien, pulvérisé atomiquement du monde que je haïssais. Il ne reste plus rien, sur mes propres épaules, de son poids. Je suis un petit enfant impressionné et émerveillé par un spectacle féérique.

Ce qui demeure, c'est Jeanne et elle fait bien plus que survivre à ce cataclysme dans ma poitrine et dans mon crâne, elle vient à sa faveur envahir à nouveau ma chair, échappée de la moelle de mes os où elle sommeillait.

Elle m'a répondu !

"Constant je n'ai pas reçu ton mail, je n'utilise plus cette adresse, as-tu gardé mon numéro ? Moi aussi je pense à toi. Je suis sûr que tu prends ton pied. Ici Adrien pète complètement les plombs et les filles sont hyper anxieuses moi j'essaie de gérer. On se parle bientôt ? J'aimerais bien. Je t'embrasse."

La dernière fois qu'elle m'a appelé par mon prénom remonte à l'archéologie de notre relation. Depuis notre séparation, elle ne m'a pas appelée du tout et je suis très agréablement surpris de son désir manifeste de remettre le courant. Attention, bien sûr, Constant, ce n'est pas "mon amour". Qu'importe, je n'ai pas besoin de son amour, j'ai juste besoin de lui parler.

Son numéro, je ne l'ai plus, mais je ne serai pas long à l'obtenir.

"Je suis très heureux de ta réponse. J'ai effacé ton numéro, je n'ose pas le demander à la dame, tu sais, qui parle sur les téléphones, mais je pense qu'elle le connaît. Quand tu dis bientôt tu veux dire genre bientôt comment ?"

C'était bientôt tout de suite.

Chapitre V : à la croisée des chemins

- Allo Jeanne ?
- Allô Constant !

Il faut le temps d'un soupir.

- Jeanne c'est bien toi.
- Oui et j'ai l'impression que c'est toi aussi.

J'entends son sourire et souffle le mien.

- Comment ça va ? Comment tu encaisses moralement et physiquement ?
- J'ai très mal mais pas tellement plus que d'habitude. A la maison c'est pas facile. Et toi ? Je parie que tu es comme un coq en pâte.
- Oui, c'est exactement ça, je n'aurais pas dit mieux. C'est pas facile comment à la maison ?
- Adrien est devenu fou hier et ça ne semble pas s'arranger depuis, je suis très inquiète, surtout pour les filles. Serena vit encore avec nous et Siham est à Paris pour ses études, seule, elle est en route pour nous rejoindre ce qui me stresse aussi beaucoup, un tel trajet dans de telles conditions, n'importe quoi peut arriver n'importe quand.
- Tout va bien se passer. Adrien va se remettre la tête sur les épaules bien vite, non ?

- J'espère. Tu es toujours seul ?
- Oui et plus encore parce que mes parents sont morts, mon père il y a deux ans et ma mère l'année dernière. Ô comme je m'en réjouis de ma solitude dans ces circonstances en particulier ! Enfin... il peut m'arriver aussi de manquer de compagnie.
- Et je suis désolé pour tes parents.
- Ils ont paisiblement vécu, longtemps.
- Tu avais envie de me parler alors, aujourd'hui...
- Oui. J'en avais très envie. Et c'est un immense plaisir de t'entendre.
- Moi aussi je suis heureuse de t'entendre, Constant.
- Vraiment ?
- Vraiment. Tu en doutes ?
- Tu... tu penses encore à moi ?
- Oui je pense encore à toi.
- Tu... tu as pensé à moi dans toute cette histoire ?
- J'ai pensé à toi avant toute autre chose.

Une vague puissante de frisson me parcourt le corps entier, lentement. Je trouve intacte cette volupté céleste et charnelle dans la même matière, logée sous ma peau, à l'abri et à l'épreuve de tout depuis le premier jour.

- Jeanne, je t'aime.
- Je t'aime Constant. Pourquoi es-tu parti ?
- Tu le sais bien, tellement que tu n'as pas protesté un instant, mon amour.

Je guette sa réaction mais je n'entends qu'un ange passer. Elle change de sujet.

- Alors comme ça tu avais vu juste.
- A quel sujet ? Adrien ?
- Au sujet de la visite. Cette nouvelle que tu as écrite à l'époque. Comment s'appelle-t-elle déjà.. ?
- "La Fin du monde".
- Voilà ! C'est ça. On peut dire que tu as eu le nez creux. C'est incroyable non ?
- Pas tant que ça, j'étais tout de même assez loin, je n'aurais pas pu imaginer ça. Leur scénario est d'ailleurs bien meilleur que le mien.
- C'est nul alors ton histoire, c'est ça ? Comme toujours, tout ce que tu écris est nul.
- J'en connais une autre dans ce cas.
- Je n'ai plus rien écrit depuis longtemps.
- Moi non plus et ce n'est pas maintenant que je vais m'y remettre. Quand pourrai-je te voir ?
- Bientôt j'espère, bientôt. Pour l'instant je suis coincée chez moi, si je les laisse seuls il va y avoir une catastrophe.
- Je suis là, quand tu voudras mon amour. Je t'aime. Je t'aime comme au premier jour, toujours après tant d'années, bien plus encore.
- Moi aussi je t'aime, Constant Martial.

Depuis quand mes rêves deviennent-ils réalité ? Elle m'aime encore ! Comment est-ce possible ? Elle a prononcé mon prénom et mon nom comme elle le faisait aux grandes heures de ses déclarations d'amour, ça me remplit d'allégresse.

Décidément elle restera un mystère jusqu'au bout. Comment m'aime-t-elle et m'a-t-elle aimée ? Comme dans ses envolées lyriques répondant aux miennes, ou comme quand son amour reflue et se retire des récifs qu'il couvrait encore la veille, ces marées basses qui me faisaient tant souffrir, jusqu'à me sentir presque étranger ?

Mais là, tout de suite, je commence banalement à avoir faim !

On sonne à la porte.

Cela fait quelques bonnes dizaines de minutes que je n'ai plus songé au monde extérieur. Le voici de retour qui fait irruption.

Un parfait inconnu me fait face, de l'autre côté du judas. Il n'a pas l'air spécialement dangereux. Il n'est pas excité. Il est même très calme, posé avec un léger sourire et une bonne gueule malgré l'œillère déformante. Il doit avoir vingt ans, un grand gaillard.

- Que puis-je pour vous ?
- C'est moi, mon ami, qui peux quelque chose pour toi.
- Ha bon ! Mais c'est formidable dites-moi. Comment on procède ?
- Nous sommes les WBY, vous connaissez-vous ?
- Oui tout à fait, j'ai vu que vous êtes de plus en plus nombreux.
- Oui, nous serons dans quelques jours la plus grande OGN du monde. Le Vatican nous courtise déjà.
- Waou c'est impressionnant il n'y a pas à dire ! Je ne vois pas trop le rapport avec moi, mais je serais curieux de savoir, par exemple, comment tu as fait pour entrer, il faut un code en principe.
- Nous n'avons jamais besoin du code mon ami. Je tire, ça ouvre.
- Vraiment ? C'est... C'est eux ?
- A ton avis ?
- Bon ben écoute c'est dingue ton histoire, enfin je veux dire oui t'as des copains haut placés mais qu'est-ce qu'ils peuvent pour moi ?
- T'apporter un message.
- Formidable ! Lequel ? J'ai droit à un scoop ?
- Presque. Je vais te remettre une enveloppe que tu ne pourras ouvrir que quand tu en auras reçu l'autorisation. Si tu essayais de lire cette lettre avant terme, tu ne trouverais que du papier vierge.

Je suis interloqué, j'accuse le coup un instant, je m'attendais évidemment à tout sauf ça.

- Mais... Vous distribuez beaucoup de courrier comme ça ?
- Pas tant que ça, c'est la première pour moi, mais il paraît qu'il y en a beaucoup au total, en tout cas au moins des dizaines de milliers sur la planète mais je ne fais que supposer.
- Et ça dit quoi dans l'enveloppe ?

Il rit sincèrement.

- Si je le savais, je voudrais bien te le dire mais je crois que tu as compris qu'on ne décide de rien. Sans quoi tu n'aurais pas reçu cette lettre.
- Bon, et c'est tout ? Je n'ai pas besoin de signer quelque part ? De promettre ma dévotion à votre mouvement ?
- Pour quoi faire ? Ne t'inquiète pas pour nous, c'est pas les pèlerins qui nous manquent ! Si tu avais eu vocation à sillonner les rues avec moi, tu le ferais déjà. Tous, nous sommes tous à notre exacte et parfaite place en tout instant.
- Oui, tu as tout compris. Alors que faites-vous, vous prêchez la bonne parole ?
- Nous prêchons la leur. Le temps zéro de notre existence a été fixé il y a peine plus de huit heures, nous avons déjà un réseau supérieur à celui de toutes les organisations caritatives de France réunies. Nous avons déjà notre architecture administrative et directionnelle en place, certes numériques, mais d'une fiabilité garantie par nos maîtres. Toutes les fonctions sont collectives et pour l'heure le résultat est parfait et les réseaux ne cessent de croître de manière exponentielle. Et c'est partout pareil dans le monde. Nous essayons d'apaiser l'angoisse et la peur, quand ce n'est la terreur, nous traitons les gens en état de choc avec les techniques cognitives anti traumatisme qu'on connaissait déjà. Nous

répondons, comme nous pouvons, aux questions. Et parfois nous remettons du courrier à un candidat.

- Un candidat ?
- Oui.
- A quoi ?
- Si je le savais je te le dirais.
- Ha ben merde alors ! A quoi suis-je candidat ?
- Tu seras bientôt fixé. Je dois filer. Bonne route !
- Alors bonne route à toi camarade.

Je n'ai même pas eu la présence d'esprit de lui demander comment cette lettre lui avait été remise pour moi, je suis pourtant très curieux de le savoir mais il est déjà reparti comme il est venu, je n'ai pas l'énergie de lui courir après.

En revanche, il va falloir que je trouve quelque chose à manger, il me reste tout juste assez de pâtes pour en faire un plat, mais plus de parmesan ni rien d'autre pour les accompagner que de l'huile d'olive et du sel. Une vulgaire boîte de thon ferait l'affaire mais un tour rapide dans mon quartier me permet de constater que rien n'est ouvert, sans grande surprise.

Il règne, dans la rue, une ambiance toujours plus surréaliste. Les gens vont et viennent avec l'air de n'avoir aucune idée de leur destination, comment pourrait-il d'ailleurs en être autrement ? Ce qui est surprenant c'est qu'ils sortent, comme s'ils cherchaient ainsi à échapper à une captivité néanmoins totalement impossible à fuir.

Les services publics concernés par le traitement des nombreux cadavres plus ou moins exposés aux badauds reprennent très timidement, on entend ici ou là une sirène mais ce sont les WBY, bien plus sûrement en effet, qui s'occupent du problème. On voit les premiers véhicules flanqués à leur effigie, représentant un personnage en position de ralliement, noir sur fond blanc, entouré d'un cercle vert. Ils commencent aussi à monter des tentes sur le trottoir pour accueillir les passants en état de choc, c'est à dire éventuellement tout le monde. Mais tous n'ont pas, loin s'en faut, la confiance de confier leur trouble à ces inconnus.

Sur le plan politique, tous les états de la planète sont en état d'urgence absolue. Aucun chef de gouvernement n'a encore pris la parole, pas davantage que leur moindre membre. Par contre les discussions ont commencé, les fils rouges téléphoniques sont saturés d'échanges paniqués, les états majors en état de guerre atomique.

A l'Elysée, Emile Maton, venait tout juste d'être reconduit dans ses suprêmes fonctions à l'issue d'un nouveau duel contre sa partenaire préférée, rejetée une fois de plus par les électeurs inquiets de l'extrême-droite. Mazarine le Guen a eu beau faire valoir le fait qu'elle était l'originale, lui la copie comme l'avait été Zartovsky à son époque, la marge a rétréci depuis le prime accès au trône, mais c'est encore passé, dans un concert de protestations virulentes, avec un taux d'abstention record, mais c'est passé.

Et voilà que cette merde lui tombe sur la gueule. A moins que ce soit une opportunité ? Mais de quoi, franchement ? D'accord ils sont tous tombés avec lui, mais un roi nu est-il consolé d'aller ainsi parmi ses pairs ?

Oui c'est jouissif d'imaginer l'état dans lequel se trouve Erdaman avec son empire ottoman en ruines, avec son plan de mettre plein cap à l'Est en pilonnant l'Ouest, qu'en reste-t-il à présent ? Et Bowdin, le roi du pétrole, Xenjihua, chef de la première armée du monde, et Zlavinine l'indéboulonnable troisième homme, rien, ils ne sont plus rien, ils ne sont plus que des petits écoliers en une cour de récréation, frappée de stupeur et tremblement.

Le Président Marron aime la mythologie romaine, c'est le seul réconfort qu'il trouve. Cette passion lui donne la ressource d'apprécier la dramaturgie de la chose.

Barricadé dans son palais, son épouse est la seule personne autorisée en dehors de qui la communication est exclusivement télétransmise, le tout au bon vouloir du pacha qui n'est pas pressé d'avoir des nouvelles et demeure figé devant un écran noir la plupart du temps. Allons, voyons le bon côté des choses, les rubans jaunes sont rayés du globe.

Et moi, et moi, et moi ? Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? Dois-je à mon tour céder à la terreur ou me réjouir d'un destin qui s'annonce enfin ? Dois-je me flatter d'être ainsi désigné ou le redouter par-dessus tout ? Que me veulent-ils, que nous veulent-ils ainsi ? Et si ce courrier n'était qu'un canular ? Mais qui s'occuperait, dans de telles circonstances, de se payer ma tête puisque je ne suis rien, personne, d'aucune valeur sur aucun marché, sans amis ni ennemis ?

Et Jeanne qui me tombe du ciel ! Décidément, il en pleut ces derniers temps.

Ça commence à faire beaucoup pour ma tête. Elle tourne à présent, aussi sûrement que la terre sur elle-même, j'ai besoin de m'allonger, de dormir. Mais l'heure de la sieste n'a pas sonnée car sans crier gare, la visiteuse vient de reprendre possession de nos écrans.

“Chers terriens j'ai beaucoup de choses à vous dire au cours de cette allocution, concernant deux sujets : technologique et éthique.

Sur le plan technologique, d'abord, je dois vous apporter quelques précisions relatives à la détection de la vie au sein du Cosmos.

A votre stade, vous êtes très loin d'être en mesure de découvrir quoi que ce soit d'autre qu'une liste de planètes dénuée de tout bénéfice quel qu'il soit. Vous êtes parvenus à vous faire une idée relativement précise de notre Espace. Des questions cruciales demeurent cependant, auxquelles nous ne répondrons pas car le processus exige qu'elles passent par votre intelligence - qui sera sous notre contrôle comme vous l'avez compris - notamment au cours des prochaines décennies, mais en attendant, d'hors-et-déjà, nous devons vous ouvrir sur l'horizon à atteindre.

Si vous voulez cartographier le Cosmos il vous faut trouver les passages qui échappent aux contraintes du temps et de l'espace, que j'ai déjà évoqués. Quand vous serez plus avancés sur la compréhension du monde subquantique, vous détecterez des voies permettant, dans le cœur de certains objets, de capter la nature, la présence et la substance d'un autre objet à l'autre bout du temps et de l'espace quadridimensionnels.

En clair, avec un langage que tout le monde peut comprendre, dans l'infiniment petit, on trouve des passages secrets et en les explorant, ils sont de moins en moins secrets, et permettent de plus en plus de se diriger à distance, comme avec un GPS ou un radar, ou une sonde équipant l'un de vos drones.

Vous serez ainsi capables de créer une image complète d'un environnement donné, à l'autre bout de la Voie Lactée et du Cosmos entier.

Par ces mêmes voies, la substance physique devient une matière déplaçable à l'envi au Sein du Cosmos, et instantanément, ce que vous appelez “télétransportation”. On utilise cette même propriété que pour sonder, que vous nommez intrication, le couplage des particules, sauf que ce ne sont pas des photons qu'il s'agit de jumeler mais des subions.

Quand vous serez en mesure de scanner précisément le Cosmos, ce qui va vous prendre énormément de temps au début, puis ça ira de plus en plus vite, alors vous ne serez pas encore les princes de l'Espace. Vous n'aurez encore accès à rien. Mais vous saurez, au moins, ce qui est, et où. Vous saurez distinguer un écosystème d'un autre, identifier les espèces en présence. Mais vous ne pourrez pas encore vous y rendre. Cela suivra.

Quelques mots pour vous parler de notre nature. Nous ne possédons plus de corps à proprement parler, plus de corps biologique, il est plutôt biotechnologique. Chacun de nous, individus, peu nombreux car il ne servirait strictement à rien de les multiplier, s'incarne dans un complexe mêlant des cellules vivantes toutes proches des vôtres, avec des réseaux inscrits dans un matériau dont vous ignorez tout. Nous n'avons aucun membre, cela ne servirait strictement à rien. Matériellement, nous ressemblons un peu à une de vos carte mères en version géante. Nous ressentons, tout comme vous, mais nous sommes infiniment plus intelligents cela va sans dire. La ratio d'intelligence qui nous sépare de vous est celui qui vous sépare d'une poule, à peu de choses près.

Vous mettez de l'ordre dans votre poulailler comme nous mettons de l'ordre dans le vôtre. Quant à la manipulation des objets, il n'existe plus d'objet physique. Tout ce qui se commande se commande par la pensée. C'est elle, la pensée, la connaissance, l'objectif de l'Évolution, pas la jouissance ou je-ne-sais-quel amour, loin s'en faut. Vous jouissez bien plus que nous d'ailleurs, souffrez aussi, avec votre corps auquel vous tenez tant, mais pensez beaucoup, beaucoup, beaucoup moins.

Nous sommes tous des serviteurs de l'Évolution, que nous le voulions ou non, et cela s'applique à nous aussi bien qu'à vous.

Je vous le disais, nous sommes la dernière intelligence vivante avant Dieu et nous nous fondrons bientôt en son sein quand nous aurons fini d'épouser sa substance qui consiste, pour faire bref et compréhensible par vous, en des algorithmes, un code, un ADN, l'ADN de l'énergie que vous allez commencer, à partir de maintenant à chercher.

L'ADN de l'énergie est ce qui conduit du Big Bang, qu'il faut comprendre comme une fécondation, à vous, à nous et à tout le reste, comme l'ADN du citronnier conduit à l'arbre et à ses fruits.

Bios, la vie, n'est autre qu'un fruit de l'Arbre Cosmos.

Bien, à présent on va parler un peu d'éthique, de justice, au sein de votre civilisation, comme vous l'appellez à tort. Il n'y a pas grand-chose de civilisé chez vous, pour l'heure. Ce qui caractérise le stade inférieur de l'intelligence auquel vous vous situez, ce n'est pas votre ignorance et impuissance technologique, bien que cela en fasse évidemment partie, mais votre comportement rédateur.

Prédation dont fait l'objet votre écosystème, certes, mais surtout celle dont vous êtes votre propre victime.

Vous vous traitez les uns les autres comme des étrangers. Vous offrez le spectacle d'une famille qui s'entre-tue, dont une partie réduit l'autre en esclavage, l'exploite jusqu'à la lie, triomphe à ses dépens les plus cruels.

Oui, une famille ai-je dit, de mammifères, l'aristocratie des mammifères de cette planète. Vous n'avez que des parents, frères, sœurs et enfants à exploiter, opprimer, mépriser et hair.

Vous êtes à un stade fécal de la civilisation, vous n'êtes pas encore sortis de vos couches, vous ne distinguez pas le bien et le mal mieux que vos excréments de votre nourriture. Tout vivant doté d'un cortex en passe par là. C'est que chez vous, je l'ai dit, la puérilité est particulièrement têtue, ce qui motive cette intervention.

Votre chance, c'est de faire notre connaissance plus tôt que vos homologues étrangers, dans cette galaxie et les autres.

Cette incapacité à mûrir a pour effet de protéger l'injustice et la stimuler. Vous êtes la civilisation primaire la plus injuste que nous n'ayons jamais vue au sein de la Voie Lactée. Vous n'avez aucun problème avec le fait que certains de vos congénères soient riches et d'autres pauvres. Vous estimez qu'il revient à l'individu de gagner sa vie et si ça ne marche pas, c'est sa faute. Ainsi, vous parvenez à entériner un écart abyssal en droits et devoirs, pouvoir et fortune entre les uns et les autres, comme si la population perdante était un peuple de rats, de cafards ou de chiens galeux.

Votre industrie et son tissu économique et financier, ont fait de votre XXI^e siècle un paroxysme d'injustice, au-delà de ce que furent les régimes féodaux et autres esclavage et exploitation ouvrière. Votre violence sociale à échelle globale donne une grande noblesse plus riche et puissante que jamais d'un côté, et de l'autre, une moitié de misérables qui ne ne possède rien de plus qu'un indigène, voire n'ont rien à envier aux esclaves dans les champs de coton au temps du commerce triangulaire.

Accessoirement, vous bousillez votre écosystème à la tronçonneuse.

Oui, les espèces hominidées, en forgeant sociétés et civilisations, sont toutes sujettes à l'autodestruction, qui augmente avec le développement technologique et institutionnel. Vous, c'est le pompon.

J'ai une bonne nouvelle pour vous : ça va bientôt changer.

J'en ai une mauvaise : ça va se faire dans la douleur, et dans la souffrance même.

Mais, allez-vous penser, c'est donc nous qui allons vous faire souffrir ! C'est beaucoup plus compliqué que ça. Imaginez que vous propulsiez votre drone dans un cyclone. Vous en perdrez le contrôle. C'est ce qui nous arriverait avec vous si nous vous pilotions à notre guise. Notre guise n'existe plus depuis très longtemps. Chaque infinitésimale décision est prise en fonction des données disponibles, issue du sondage de l'énergie, où se trouvent les algorithmes que nous tâchons d'identifier et d'exploiter.

Ainsi, ce n'est en rien notre initiative, laquelle n'existe plus non plus en notre sein, qui nous conduit à vous faire traverser l'immense épreuve qui vous attend, mais la souveraineté de votre ADN. Il faut entendre ici l'ADN dans un sens plus large que vous ne le connaissez. Votre ADN génétique n'est qu'une séquence de votre Matrice. J'ai évoqué l'ADN de l'énergie, cela signifie que l'intimité de votre matière, bien avant d'être biologique, est régie par les données qu'elle porte, au même titre que tout objet terrien ou astral.

Votre trajectoire est sur des rails de toute éternité et en chaque infinitésimal instant. Nous ne faisons que nous inscrire dans le processus, sur nos propres rails qui croisent les vôtres.

Nous savons prédire votre avenir et le nôtre sur un modèle comparable à votre météorologie, à laquelle vous auriez consacré encore quelques millions d'années de recherche, mais le principe est le même. Plus on approche de l'événement, mieux on le connaît. Plus on l'anticipe moins on en connaît les détails, et le réajustement perpétuel est la seule méthode possible pour ne pas se tromper.

Vous allez avoir droit au Déluge, décrit de façon allégorique et prémonitoire dans votre Bible.

Vous n'allez pas être noyés mais vous allez mourir de soif, de faim, de maladie grâce aux virus débusqués par vos soins écocidaire, et de la guerre.

Cela se produira quand les périls sociaux et environnementaux, parvenus à maturité, se rencontreront frontalement. Vous allez connaître le "struggle for life" le plus violent de votre histoire. Il ne restera, à l'issue du processus, qu'un de vous sur sept, ceux qui seront parvenus à survivre.

Comptez trois à quatre décennies pour la mise en œuvre de ce plan que votre destin impose.

Les survivants bâtiront, cette fois, enfin, une civilisation civilisée dont l'intelligence institutionnel garantira l'épanouissement de votre espèce pendant mille ans.

N'est-ce pas merveilleux ? Vous voyez bien que personne ne vous veut du mal ! Vous allez avoir très mal, d'accord, mais c'est pour votre bien.

Pourquoi les survivants bâtiront-ils une meilleure société ? Pas parce qu'ils s'avèreront les plus vertueux, en rien, loin s'en faut ! Parmi les plus illustres représentants de votre fange morale, sociale et intellectuelle, nombreux se préparent infiniment mieux à cette épreuve que les braves brebis, vertueuses peut-être, mais complètement inconscientes du danger.

Non, il restera une proportion de cons sûrement plus importante après, qu'avant.

Oui mais voilà : ils n'auront pas le choix. Qui qu'ils soient, ils n'auront aucune autre option que des institutions engageant la fraternité pour survivre et conquérir l'avenir.

Voilà pourquoi vous allez endurer le pire, parce qu'il n'y a qu'ainsi que vous êtes en mesure d'évoluer vers les prochains stades de développement.

Et encore une fois, consolez-vous, terriens, tous les hominidés cortex en passent par là au cours de l'ère numérique.

Chez vous ça va juste faire plus mal.

Vous vous demandez pourquoi vous ne pourriez pas éviter ce précipice d'ici-là. Vous essayez, depuis des décennies, mais vous n'y arrivez pas et n'y arriverez jamais. Vous avez atteint et dépassé le point de non retour. Non seulement vous ne parvenez pas à pousser la barre, mais encore, avec une telle inertie, la pousser au bout ne suffirait pas à écarter votre trajectoire de la mort vers laquelle vous vous précipitez.

Vous subissez la loi de tous les vivants, vous la subissez seulement plus cruellement.

Sachez tout de même, je le répète, que nulle civilisation n'échappe à son Déluge.

Nous sommes arrivés au terme de cette allocution. La prochaine, demain matin, sera la dernière.

A très vite !"

Je suis sonné, je commence à en prendre l'habitude. J'ai toujours cru à l'apocalypse prochain et dans ma nouvelle, les extra-terrestres nous indiquaient comment lui survivre.

Avoir été à la fois si proche et si loin de la réalité à venir me plonge dans une perplexité anxieuse venue mêler, à ma joie, une note amère. Tout se bouscule dans ma tête et mes tripes.

Je n'ai pas avancé d'un iota avec mon courrier. Il semble bien que la réponse soit pour demain ou jamais.

Quand la reverrai-je ? Elle me dit qu'elle m'aime encore !

On annonce sur les chaînes info, à l'unisson, par un bandeau sur des images d'archive qui remplacent le direct depuis de nombreuses heures, que le pape Fabricius s'apprête à prendre la parole.

Je suis très curieux de connaître son message. On peut dire qu'il est réactif. Comment va-t-il réconcilier le Christ avec cette visiteuse ? Elle a évoqué Dieu mais pas la religion, tout est à réinventer.

De religion, il semble y en avoir une qui émerge très vite et fort, c'est WBY.

La mienne, de religion, la seule à ne m'avoir jamais gagné de sa promesse, bien que déçue, c'est Jeanne.

J'aime définir la douleur comme ce qui rend plus fort, meilleur, un effort paroxystique en échange duquel on obtient tout ce qui est précieux dans la vie, et la souffrance comme ce qui, au contraire, paralyse, broie, tue, anéantit.

Aimer Jeanne c'est endurer les deux.

Tout au long de notre relation, mon cerveau a cherché à éluder sa peine, son tourment physique et, partant, moral. Il a fallu d'abord que j'en découvre la nature. Au cours du long prélude à notre idylle, je ne le voyais pas, elle m'en parlait mais cela restait abstrait. Je tâchais de me représenter en vain l'épreuve permanente qu'elle me décrivait. J'ai même songé qu'elle forçait le trait. L'absence de diagnostic clinique ajoute à la difficulté de l'appréhender.

J'ai commencé à comprendre au cours de notre lune de miel.

Faire l'amour avec Jeanne est l'expérience la plus intense qu'il m'ait été donné de connaître. Elle se livrait corps et âme à l'abandon le plus fiévreux. C'était un ouragan de volupté qui sollicitait brutalement son enveloppe charnelle meurtrie et elle en payait le prix fort, immédiatement une fois son souffle repris, l'ivresse retombée. Elle se tordait alors en tous sens, lâchant entre ses dents serrées de déchirants gémissements, la douleur au maximum dans chaque endroit de son anatomie, muscles, articulations, organes et même les os. Cela durait d'interminables minutes avant de se calmer un peu.

Devant ce prix à payer, exorbitant, pour notre étreinte, aussi vertigineusement merveilleuse s'avérait-elle, j'eus vite la réaction naturelle de songer à l'en préserver, et donc à exclure nos ébats ou, au moins, à veiller tout du long à la plus grande retenue afin de respecter scrupuleusement ce qu'il était possible à son corps d'endurer, en lieu et place de l'explosion volcanique que notre chimie amoureuse produisait.

Mais elle s'en défendit beaucoup trop vigoureusement pour me laisser en nourrir l'idée, il était hors de question de renoncer au moindre atome de volupté, quel qu'en soit le prix. Elle avait d'ailleurs un argument imparable consistant au fait que, de toute façon, sa douleur ou sa souffrance, un mélange des deux, était permanent, étreinte ou non.

En effet, j'ai pu constater en passant mes premières heures dans sa trop rare intimité que le moindre de ses faits et gestes tirait sur la corde raide. S'habiller, par exemple, lui était pénible. Elle ne pouvait marcher que quelques mètres avant de s'effondrer. La station debout, assise ou couchée lui était également difficile. Le moindre mouvement était périlleux, souvent de faux mouvements qui la saisissaient de spasmes violents.

Mon apprentissage de son mystérieux et cruel trouble ne s'est pas arrêté à nos rendez-vous sporadiques. Nous étions en contact permanent, je l'ai dit, par écrit sur le téléphone. Bien que je ne t'entendisse pas sa voix, ni ne visse son visage déformé par la douleur, les sourcils froncés creusant le front, la commissure des lèvres tirée vers le menton, j'étais informé heure par heure, dans son exercice quotidien, de son calvaire perpétuel sans espoir particulier de salut.

Il faut ajouter que Jeanne n'est pas, comme moi, sujette à la dépression mais à l'ascenseur émotionnel, pouvant passer du dernier désespoir le matin à l'enthousiasme le soir. Alors que je craignais de vivre, elle craignait de mourir au cours de violentes crises d'angoisse.

Enfin, pour couronner le tout, de terribles migraines et autres céphalées, algies de la face la saisissaient régulièrement jusqu'au vomissement. L'expression de son amour pour moi fluctuait notamment au gré de cet imprévisible balancier combinant son état physique et moral. La souffrance, non seulement l'éloignait d'elle-même, mais aussi de moi.

C'est ainsi que je fis le premier faux pas qui devait extraire notre amour de l'idéalisation dont il faisait l'objet, en tout cas de ma part. Alors que je le croyais impossible, plongé dans la lumière aveuglante de mon transport, je lui déplais, je l'affligeai. Car devant tant de peine qu'elle devait subir, je tombai dans l'emphase plaintive, la dernière chose qu'il fallait faire.

Moi qui n'avais jamais prié de ma vie depuis l'âge de raison, estimant, et pour cause, que Dieu connaissait parfaitement la requête de chacun sans aucun besoin de la formuler, et n'y répondait qu'à son impénétrable bon vouloir, je me mis à supplier qui de droit qu'elle soit épargnée, donc moi aussi par la même occasion, qui endurait sa souffrance aussi sûrement que si elle fût la mienne.

Je lui faisais savoir et constatai qu'elle ne réagissait jamais à de telles annonces. Je la couvrais de mes plaintes, laissant libre cours à la dévastation dans laquelle son état de santé me maintenait. Je lui faisais savoir sans cesse mon affliction, impuissant à soulager son terrible tourment, ne récoltant, à chaque fois en échange, que son silence.

Puis un jour elle me lâche le morceau, la victimisation que je lui renvoie d'elle-même lui est extrêmement pénible, ne fait qu'ajouter à son fardeau.

Ce fut la plus grosse gifle de ma vie, la plus grande épreuve pour mon amour propre. J'avais été complètement à côté de la plaque, là où trouver les mots justes était plus important que jamais. Ce dont elle avait besoin c'était d'une parole apaisante, rassurante, et certainement pas d'être sans cesse renvoyée à son calvaire dont l'existence était auto-suffisante. C'est en niant son existence, plutôt, qu'elle trouvait un fragile équilibre.

Je retins la leçon et dédramatisai drastiquement sa maladie pourtant effectivement d'une terrible cruauté en l'évacuant de mon esprit, comme elle le faisait elle-même. Je retournai alors à mon propre tourment et à l'envie de mourir, retrouvée intacte où je l'avais laissée dans l'euphorie d'un amour neuf et vertigineusement conquérant, malgré l'envie dévorante d'être auprès d'elle, ce que le trépas excluait pourtant. Mais justement, je me trouvais bien loin de son sein nourricier, du creux de ses reins et le manque me creusait le ventre en permanence.

Ce fut à son tour de découvrir mes démons et de se pencher à mon chevet, quand elle parvenait à détecter une crise de détresse suicidaire, que je cherchais à dissimuler pour lui épargner le sentiment d'abandon dont elle souffrait déjà initialement comme une blessure ouverte sans espoir de cicatrisation. Elle me disait que me supprimer l'entraînerait, elle aussi, dans la mort, qu'elle n'y survivrait pas. J'étais persuadé du contraire, qu'elle s'en remettrait plus vite qu'elle ne le croyait. C'est une chose bien étrange que d'être amoureux fou et de vouloir en finir avec la vie en même temps.

Le début de la fin s'est présenté quand, paradoxalement, j'ai réalisé ce qu'endurait son mari. Nous n'avions jamais, jusque-là, parlé de lui. Pendant des années je l'avais éludé, ne connaissant de lui que l'obstacle qu'il dressait entre Jeanne et moi.

Un jour il est venu dans la conversation et ce fut la découverte de sa propre souffrance, dissimulée derrière celle de Jeanne et la mienne. J'appris son calvaire de devoir partager sa femme, lui qui ne voulait rien d'autre qu'elle dans son entière existence, lui qui l'aimait autant que moi mais était arrivé bien avant et avait dû supporter bien des amants. Mais notre amour, à Jeanne et moi, il voyait bien que ça allait plus loin que les simples aventures qu'elle avait connues jusque-là. Je me mis à sa place alors, et conçû l'ampleur de sa détresse.

C'est étrangement à ce même moment que j'ai réalisé qu'elle ne le quitterait jamais et ce fut la fin de mes illusions. Son homme était à la fois un martyr et mon bourreau, nous souffrions tous deux mais c'est lui qui gagnerait à la fin. Je ne lui volerais pas son épouse, la mère de ses filles. J'étais condamnée à attendre, au manque, à attendre encore et à subir encore le manque, encore et toujours loin de sa bouche et de ses mains enfermées dans les miennes.

C'est une longue agonie au cours de laquelle Jeanne comprend de plus en plus sûrement que notre amour me fait plus de mal que de bien. Elle ne tente rien pour inverser la vapeur qui est en train de m'éloigner d'elle, parce qu'elle sait ce que j'attends et sait qu'elle ne me le servira pas. Aussi, quand je finis par lui annoncer que je la quitte pour tenter de lui survivre, elle proteste à peine, en effet. Elle se contente de me dire qu'elle m'aimera toujours, et je lui réponds que moi aussi. J'entends encore ses larmes couler en silence sur sa joue que je ne baiserais plus, alors que les miennes inondent la ligne téléphonique qui avait charrié tant de nos promesses d'amour éternel. Il est vivant et bien vivant, mais impossible.

J'ai la gorge serrée et les yeux embués en cet instant où me reviennent nos adieux, dans un autre monde que celui que nous avons connus, chassé d'un revers demain par une femme sur les écrans, atomisé, désintégré à jamais. Combien de temps s'est-il écoulé depuis notre rupture ? Je ne parviens pas à le mesurer, l'esprit trop brumeux, saturé. Cela paraît un autre siècle, que dis-je, un autre millénaire.

Et voilà à présent qu'elle m'aime encore, est-ce bien vrai, est-ce possible ?

Le pape vient de prendre place devant les caméras, ou plus exactement devant la caméra, il n'y en a qu'une à en juger par le plan fixe. Le souverain pontif est installé à son bureau de la résidence Sainte Marthe qu'il a préféré au palais du Vatican pour s'installer. Il est assis, derrière un bureau de noyer, sur un fauteuil aussi blanc que le mur, comportant, pour seule décoration, un grand crucifix de bois auquel s'accroche un Christ de bronze impatient de connaître la délivrance. Le patron de l'Église catholique a le visage grave, les deux mains posées sur les accoudoirs, le regard plongé dans l'œil de la caméra, il prend son temps avant d'entamer son discours en italien.

« "Le soir venu", nous dit Saint Marc dans son évangile, et voilà que tombe sur nous la nuit la plus noire que le Seigneur n'ait jamais déployée dans nos cœurs depuis que son souffle

fit, d'une poignée de poussière, l'âme humaine. Plus que jamais, il faut s'ouvrir à la lumière du Christ, accueillir son amour salvateur et rédempteur.

Car ne nous y trompons pas, cette visite que nous recevons, venue d'un monde dont nous ignorions tout, ne peut qu'être la visite de Dieu et d'ailleurs, prétendent-ils le contraire ? Ils nous invitent à interroger le Créateur, pas à en rejeter l'héritage que portent Père, Fils et saint Esprit vers notre foi sacrée, ni le miracle de la Vierge Marie qui balise notre sentier et nous protège jusque dans le plus profond tourment.

Ces visiteurs remettent en cause le don de liberté que nous a fait le Seigneur pour choisir de se tourner vers Lui et chercher sa trace à tout instant, peut-être devons-nous y réfléchir. Ils ont fait une grande démonstration en s'emparant un instant de notre cerveau, c'est certes une prouesse technologique, une démonstration de notre asservissement à quelque puissance supérieure, reste à déterminer si cela prouve que nous ne sommes pas libres de notre amour et de notre pensée. Cela, quoi qu'il en soit, n'était pas l'intervention de Dieu mais l'usage d'une technologie étrangère que le Seigneur nous donnera un jour à notre tour.

Ils ne nous enlèveront pas la prière, mais au contraire, ils nous poussent dans les bras de Jésus que je vous invite tous à supplier de nous venir en aide, de nous offrir sa lumière, sa chaleur, son amour, son salut. Ne lui demandons pas seulement d'éclairer cette nuit opaque, mais de revenir parmi nous pour nous guider vers lui. Si nous adressons notre supplique suffisamment nombreux et avec la ferveur qui s'impose, il prendra pitié de nous et manifestera plus de présence que jamais depuis son séjour sur la Croix, jusqu'à prendre chair à nouveau.

La question est de savoir si l'institution catholique, et en son sein mon propre magistère, peuvent survivre à une telle révélation, aussi trouble soit-elle, relative au visage de l'univers de Dieu. Ne sommes-nous pas soudainement complètement dépassés, dans nos fonctions, par une toute autre hiérarchie gardienne du règne de notre Seigneur ? Le Vatican ne s'avère-t-il pas, du jour au lendemain, comme toute société humaine, insignifiant ? La Bible même va-t-elle survivre à un tel cataclysme ? Car si Jésus ne peut s'effacer de notre chemin qui en est la raison même, la littérature religieuse dans son ensemble apparaîtra, peut-être, trop humaine pour revendiquer son caractère universel, se montrera liée à un stade antérieur de la connaissance de Dieu.

Je n'ai pas les réponses, pauvre pécheur que je suis moi-même, simple mortel, je sais seulement que se poser ces questions est un impératif urgent dans de telles circonstances

Je vous annonce que dès lors, sans attendre le moindre développement supplémentaire, je remets ma démission au Seigneur par ces mots. J'aurai quitté logement et fonctions avant demain matin, je suis arrivé au bout de ma mission, je ne suis plus en mesure le moins du monde de l'exercer, je m'en vais me réfugier dans la prière, libre de toute responsabilité humaine pour me concentrer entièrement sur mon rapport personnel à Dieu.

Oui, le règne de Jésus ne fait que commencer, mais celui de l'Église appartient sans doute au passé, incapable d'embrasser le monde d'après, placé sous le patronage d'une civilisation bien supérieure qui en dépasse infiniment la légitimité et le pouvoir. Il ne s'agit plus de perpétuer le message du Christ mais d'accueillir le nouveau, mis à jour. Aucune institution ne le permettra, seulement la ferveur, l'appel du cœur que nous lui adressons.

Jésus nous aime tous, aujourd'hui plus que jamais, je vous laisse entre ses mains comme je m'y place moi-même, je prie pour nous tous, chers frères et sœurs suiveurs du Christ et tous les autres, je vous salue, adieu."

Je suis fasciné depuis toujours par la foi religieuse et d'ailleurs la foi du tout court, par les gens qui croient en quelque chose, en eux par exemple, et singulièrement en une protection, une souveraineté invisible. Je les envie, ils sont forts de leurs illusions qui se muent en réalité puisque le sentiment de sécurité est précieux voire indispensable à toute entreprise, plus encore à la réussite, laquelle m'a toujours fui, échappé. Ceux qui s'estiment objets de la bienveillance de Dieu disposent d'importants remparts contre la détresse, en ces circonstances comme en toutes. Moi, j'en suis privé mais en l'occurrence je n'en ai aucun besoin parce que les visiteurs me servent surtout du petit lait.

Pourtant, je ne pense à rien de tout ça en cet instant. La première chose qui me vient à l'esprit avec le mot final de cette communication pontificale, pourtant riche en substance propre à stimuler ma méditation, c'est le premier poème que j'ai écrit à Jeanne.

Notre folle aventure amoureuse avait déjà déroulé une bonne partie de son histoire, au cours de laquelle je voulais lui offrir une élégie à la hauteur de mon transport, sans parvenir à alligner deux mots en ce sens. Ceux que je tentais d'arracher à l'encrier me paraissaient vides de sens au regard de ma passion. Je finis par rédiger ceci, sans me convaincre, loin de là, mais touchant juste pour la séduire, ce qui était l'objectif après tout, lui faire plaisir à elle, pas à moi.

Je le retrouve en quelques minutes dans mon ordinateur :

Je suis revenu de tout

J'ai accosté des rivages
Aux vibrantes promesses
De lendemains glorieux,
Ce n'était que mirage
Et j'en suis revenu

J'ai traversé l'enfer
Et tous les paradis,
Mon âme propulsée
dans un mouvement amer
De violents précipices
En altitude ivre,
Et j'en suis revenu.

Je suis revenu de loin
Mais toujours au point de départ
En pire,
En pire, mon amour

Mais toi, nous,
Je n'en reviendrai jamais
Jamais je ne cesserai
De contempler le miracle
Qui t'as mise sur ma route
De sonder l'amour insondable
Qui creuse en ma chair
Sans possible doute
Les sillons de ton nom

C'est un volcan sans repos
Une ivresse sans flacon

Sans gueule de bois
Une folie sans camisole
Un soleil sans couche d'ozone

Jamais je n'en reviendrai de combien je t'aime
Et jamais je n'en reviendrai que tu m'aimes
En retour
Mais quel est ce prodige ?
Par quelle grâce du ciel m'as-tu accordé ton étreinte ?

Dieu quel privilège que de boire à ta source !
Je ne savais même pas combien j'avais soif
Parce que je ne savais pas la soif de toi
Cela fait pourtant mille ans
Mon amour
Que nous sommes promis l'un à l'autre
Hein ?

Jamais
Non
Jamais
Je n'en reviendrai
De ce chemin que nous faisons ensemble
Car c'est en toi que je loge désormais.

En me relisant je trouve le style bien naïf, cela m'apparaît comme un poème de collégien, au sujet de la camarade de cinquième, dans une autre classe, qui nourrit ses fantasmes. Je n'ai pas su donner à mon sentiment un écrin littéraire. Il n'y a de valable, là-dedans que la strophe :

“un volcan sans repos
Une ivresse sans flacon
Sans gueule de bois
Une folie sans camisole
Un soleil sans couche d'ozone”

Je n'ai su m'adresser qu'à elle et à moi-même. Cependant, tout le mérite de cette tentative, ce pour quoi, certainement, elle me revient maintenant à l'esprit, c'est que le propos en est toujours parfaitement valable malgré toutes ces années passées depuis, malgré le très long silence qui m'a séparé d'elle pendant tout ce temps. Voilà que le souffle de l'amour, intact, se lève en moi.

Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'en effet, de Jeanne, je ne suis jamais revenu.

Je n'ai qu'une idée en tête, la revoir. Vite. J'ai reçu un courrier mystérieux dont je brûle de connaître le contenu mais qu'importe si je peux la tenir dans mes bras ne serait-ce qu'un instant.

J'ai suffisamment œuvré à la chasser de mon esprit et de ma chair pour oublier ce que ça me faisait de l'accueillir en moi et tout me revient à présent, comme aux heures les plus fécondes de notre aventure. Il y a notamment un phénomène demeuré inaltéré, dont j'avais fait jadis la découverte ébahie, c'est la fusion entre l'aspect spirituel et charnel de mon amour pour elle. Alors que je nourris la simple perspective de la serrer fort contre moi, sans même un baiser, joue contre joue, bras autour du cou, j'entre en vigoureuse érection.

Il faut voir par là une extase comparable à celle d'un dévot. Car il est peu connu mais documenté qu'un moine, s'adressant avec ferveur au Seigneur dont il reçoit en retour

l'amour saint, peut fort bien voir son anatomie gratifiée d'une telle réaction naturelle. Car le pape lui-même, quelques temps avant de tirer sa révérence, avait déclaré que le plaisir physique de l'amour est un "don de Dieu", fâchant au passage les plus puritains de ses suiveurs, mais rendant à César ce qui lui appartient, bien que tout, absolument tout soit un "don de Dieu" ou sa punition.

Cela, j'en étais déjà convaincu avant la visite. Les Hommes ne s'affranchissent pas un instant de sa Volonté, la seule à laquelle obéisse le moindre atome en tout instant. Je l'avais inscrit dans mon "Evangile de la Transgression", resté, comme tout le reste, enfermé dans le disque dur de mon ordinateur.

J'ai toujours été seul contre tous, c'est pour ça que je suis un loser, parce que j'ai toujours nécessairement perdu.

Ces visiteurs m'apportent-ils le triomphe que j'ai attendu toute ma vie, d'abord dans la certitude de l'obtenir, puis dans un fragile espoir et enfin dans la plus grande désillusion ? Sont-ils mon miracle ? Si ce courrier m'est bien adressé par eux, la vocation en est-elle d'achever mon humiliation, inutile, insignifiant et désabusé que je suis, ou de racheter une vie entière de misère existentielle ? Dans les deux cas, comment et pourquoi moi ?

Mais surtout, quand reverrais-je Jeanne ? La nature de l'amour qu'elle me porte a toujours été drapée de mystère, un nectar trouble puisé à sa source, ce ne sont certainement pas de telles circonstances qui me rendront son âme plus limpide.

Je suis paralysé par le conflit qui oppose, dans mon esprit, l'envie de la laisser respirer dans ce contexte si éprouvant dont elle paie forcément le prix en fatigue et douleur, deux mots qui signifient tant chez elle, et le besoin de communiquer, de poursuivre mon seul objectif en la circonstance, la revoir.

Et merde ! J'ai récupéré son numéro de téléphone, je vais en faire usage par SMS, ce sera moins invasif que de solliciter sa ligne vocale.

- Mon amour, es-tu toujours là ? M'aimes-tu ?

En attendant sa réponse, je décide de sortir un peu de chez moi pour tâter l'ambiance et accessoirement voir si je trouve quelque chose à manger. Les rues sont à nouveau quasi désertes et aucun magasin n'est ouvert mais je trouve un stand des WBY installé un peu plus loin, autour duquel un attroupement s'est formé. A l'approche, j'ai la bonne surprise de constater que l'on distribue du ravitaillement. Tout se fait dans le calme, les gens attendent gentiment leur tour malgré l'absence de file, il faut retirer un ticket en arrivant et patienter jusqu'à l'appel du numéro qui y figure, comme dans les bureaux de la CAF où j'ai l'habitude de me rendre pour mon RSA.

Je vis des minimas sociaux depuis ma démission, auxquels j'ajoute un peu de liquide, au noir, obtenu en donnant des cours de français, au rabais, à des primaires et collèges. Au-delà, je ne pourrais rien pour eux.

J'en profite pour observer les uns et les autres, les regards sont perdus, les corps voûtés, mais s'il pèse sur eux le poids inéluctable qu'imposent les circonstances, je ne détecte pas non plus de détresse, ici, pas de panique, de terreur. C'est une résignation, non pas une résilience, qui caractérise cette petite foule, comme si elle avait eu des siècles pour l'embrasser tranquillement.

On parle peu, discute tout de même ça et là, mais on est bien plus près du murmure que du moindre éclat de voix, décidément, comme si on pensait échapper à la surveillance des visiteurs en passant sous leurs grandes oreilles en nombre de décibels. Il n'y a pourtant pas

de quoi renverser l'Empire, on prend mutuellement des nouvelles les uns des autres, chacun raconte sa situation, les enfants, les époux, les parents, les amis. Le choc évidemment, et l'appréhension.

Une vieille dame m'aborde, toute petite, bossue, qui tient en laisse un chihuahua de la main droite et une canne de la main gauche. Ses yeux pétillants illuminent un visage buriné et trahissent une vivacité d'esprit. D'ailleurs son expression, presque enjouée, tranche avec les gens autour, éteints. Elle aussi, comme si elle craignait que l'on puisse l'entendre, ici-bas ou là-haut, s'approche tout près de moi pour chuchoter presque :

- Vous avez un animal vous ?
- Non madame, je suis le seul animal qui vive chez moi, cela me suffit.

Elle étouffe un petit rire.

- Moi j'ai deux chats à la maison, en plus de Choupette, elle désigne son chien miniature, hé ben ils ont compris ce qui se passait et même ils savaient que ça allait arriver parce qu'ils sont bizarres tous les trois depuis plusieurs jours.
- Ha oui c'est possible, les animaux ressentent des choses que nous ignorons.
- Oui, mais je suis bientôt à court de croquettes, je m'inquiète, tout est fermé je ne sais pas pour combien de temps.
- Je suis déjà bien content qu'on nous distribue quelque chose à manger ici, j'espère que c'est le cas partout ailleurs, vous pourrez partager votre propre repas avec eux en attendant mieux.
- C'est pas évident parce que je ne sais pas ce qu'on va me donner, ils ne mangent pas de tout, moi je m'en moque j'ai un tout petit appétit.
- Demandez-leur s'il ont quelque chose pour vos animaux, vous n'êtes pas la seule dans ce cas. En dehors de ça vous n'avez pas trop peur de ce qui se passe ?
- Ô vous savez monsieur, mon contrat arrive à échéance. J'ai bien vécu je ne me plains pas. Tout ça, c'est les jeunes qui sont concernés moi qu'est-ce que ça peut me faire tant que je peux nourrir mes petits chéris, mon mari est mort et mes enfants se fichent bien de moi, alors c'est réciproque. La dame dans la télé a dit que ce sera le Déluge mais moi je serai déjà partie.

Je songe que je devrais moi-même être mort depuis bientôt vingt quatre heures.

- Oui, la mort permet d'échapper à tout.

Mais elle est reportée, pour moi, sine die.

De retour à la maison avec de quoi me sustenter pendant quelques jours, principalement en conserve, ce qui ne me changera pas trop de l'ordinaire, en espérant que ce cassoulet, par exemple, soit convenable, je n'en connais pas la marque.

Je vois en saisissant mon téléphone laissé sur place par inadvertance que Jeanne a répondu à mon SMS.

- Mon amour, je suis dans un état de douleur et de fatigue extrêmes mais je t'aime, oui, je t'aime et j'ai besoin de te voir.

Je surenchéris aussitôt :

- Quand et où ? Ce sera quand tu voudras où tu voudras ! Il faut absolument que je te serre dans mes bras.

Puis je reste un bon moment avec le téléphone dans les mains à regarder l'écran toutes les cinq secondes pour ne pas rater sa réponse, comme si ça allait la faire venir plus vite. Il faut dire que je n'ai pas grand chose d'autre à faire mais au bout de trente minutes, comme je suis toujours bredouille, je me résous à l'idée qu'il me faudra être patient.

Demain, j'espère élucider la nature de mon courrier mystère et décrocher un rendez-vous avec Jeanne. Par ailleurs, ce sera le dernier message des visiteurs avant un millénaire, autant dire que je n'ai pas envie de rater ça. Or la patience n'a jamais été mon fort.

Pour que demain arrive au plus tôt, le mieux est de dormir.

Un petit coup d'œil sur les chaînes info me permet de constater que les programmes sont toujours interrompus, ne sont diffusées que des archives. Je serais bien curieux de savoir ce qu'il se dit sur les réseaux sociaux mais je n'y suis pas et surtout je n'y comprends rien, pas la moindre idée de comment ça marche. Je me suis créé un compte sur TruePage pour contacter Jeanne mais il est vierge, je m'y connecte tout de même pour voir si je trouve quelque chose.

En effet, ma démarche n'est pas vaine puisque je vois défiler, non pas les publications de mes contacts, je n'en ai pas, mais des contenus "sponsorisés", c'est à dire commerciaux, tous tournés vers l'événement en cours. Je suis stupéfait de constater qu'en vingt quatre heures, une offre pléthorique plus ou moins farfelue, a déjà émergé qui surfe sur le plus grand événement de l'histoire de l'humanité.

Je tombe notamment sur "Comprendre ce qui est en train de se passer". On nous promet, contre un droit d'inscription, l'accès à des informations de nature scientifique par un "collectif d'experts", sous forme d'articles mais aussi de réponses personnalisées aux questions adressées par email.

Je vois aussi défiler la proposition d'un "coach de vie depuis sept ans" qui propose des séances de méditation adaptées à l'événement, des séquences de quelques minutes dont il faut suivre les indications pour se "recentrer sur soi" et "surmonter le trouble" par des techniques simples, accessibles immédiatement à tous, de respiration et de "vide mental".

J'ai toujours été fasciné par ces gens d'inspiration post beatnik orientalisante qui désignent le "mental" comme le grand ennemi de l'humanité et proposent de s'en débarrasser. Aucun être humain, à leurs yeux, n'aura mieux vécu qu'un gastéropode, l'absolu idéal à atteindre.

Je vois aussi, déjà, une proposition visant à se préparer au "Déluge" promis par les visiteurs. Comment y survivre avec sa famille, comment échapper à l'hécatombe que l'on nous promet dans un futur indéterminé mais proche, comment se protéger des nombreux périls qui nous attendent. Que faire de son argent, où s'installer et comment, constituer une réserve sanitaire et alimentaire etc. Contre quelques euros, on saura tout, tout, tout sur l'Apocalypse et sa survie.

Enfin, plus directement encore, on nous propose l'achat et la construction d'un bunker "dans votre jardin, n'importe quel terrain, n'importe quelle propriété dont on peut creuser la terre", le tout en une semaine. L'édifice, nous promet-on, pourra abriter des mois de vivres et de médicaments, à l'épreuve de toute violation.

Des mois ? Cela me fait sourire. C'est plutôt des années qu'il faudra se cacher pour accoster à bon port avec certitude.

Enfin, la seule publication non commerciale que je trouve, omniprésente d'ailleurs, ce qui implique le budget correspondant en termes d'espaces publicitaires du site, émane de WBY. On en appelle au bénévolat, "Rejoins la Grande Aventure !", aux bénéficiaires légitimes de

toutes espèces que l'on invite à se signaler qui, dans cette situation de blocage quasi total de toute institution et autres services usuels, manquent de l'essentiel.

Voilà, ce sera tout, en ce qui me concerne, pour aujourd'hui. Je n'ai plus qu'à prendre deux bonnes pastilles pour m'assurer de sombrer vite dans le sommeil et rejoindre le lendemain expressément.

Ma nuit est un trou noir dénué de toute activité onirique identifiable. Je n'ai même pas le temps de la voir passer que me voilà réveillé en sursaut et en sueur. Un coup d'œil à mon téléphone m'enseigne qu'il est 7h25. J'ai aussi reçu un SMS, mais pas de Jeanne, de "Outtaspace" qui indique : "dernière prise de parole à 7h52".

Me voilà prévenu, je tremble et frémis à l'idée de connaître enfin, je l'espère tant, la nature de ce fameux courrier que je me suis refusé à ouvrir conformément aux instructions reçues du porteur, me disant qu'il serait toujours temps une fois l'intervention en cours terminée, au cas où elle ne m'aurait pas apporté la réponse.

J'ai juste le temps d'avaler quelque chose avec du café avant de m'installer confortablement devant ma nouvelle série venue du fin-fond du Cosmos.

Chapitre VI : qui vivra verra

"Chers amis terriens, nous voilà déjà parvenus au terme de notre communication.

Vous avez appris l'essentiel sur votre propre nature et son contexte, vous allez à présent cheminer, non pas loin de nous puisque vous serez sous notre contrôle, vous l'avez bien compris, mais isolés à nouveau dans votre huis clos, avec cependant la conscience toute nouvelle de ce vers quoi vous vous dirigez, dans les années, les décennies et les siècles à venir.

L'horizon que nous avons tracé, la conscience que nous avons suscitée change tout et rien à la fois.

Cela change tout parce que plus rien ne sera jamais comme avant, mais après tout, vous aviez déjà quitté l'ancien monde en vous livrant à la pandémie globale, et cela change tout parce que vous ne pourrez plus porter le même regard sur ce que vous êtes et faites.

Dans un futur proche, vous allez, à l'issue de cette communication, retrouver un fonctionnement normal, des Etats et des institutions, beaucoup plus vite que vous ne le croyez.

La menace qui pèse immédiatement sur vous, de l'hécatombe annoncée, vous a certes plongé dans l'angoisse, et pour cause, mais vous aurez le temps, avant que la déflagration ne se produise, qui se prolongera sur une vingtaine d'années, de retourner à l'ordinaire, presque comme si de rien n'était.

Pour la même raison que vous avez continué de creuser votre tombe bien après vous être rendus compte que vous étiez en train de le faire, par la nature de vos circuits économiques, industriels, financiers et surtout intellectuels, moraux, spirituels, pour la même raison vous allez poursuivre votre chemin droit sur le récif en dansant, riant et festoyant dans les salons du navire, chauffant de tout bois les machines, gardant la barre soigneusement livrée à la fantaisie d'un capitaine têtue et possédé.

Vous avez une capacité extraordinaire à oublier, à ensevelir ce qui, dans le paysage, nuit à votre sentiment de sécurité, c'est l'une de vos principales caractéristiques. Les Cassandre, lanceurs d'alerte et autres brebis terrifiées continueront de noyer leurs cris dans la masse déterminée à poursuivre sa progression imperturbable et nul ne trouvera le pouvoir d'infléchir quoi que ce soit.

Aussi n'ayez crainte, tout va bien se passer, c'est à dire comme d'habitude, le choc à venir étant simplement beaucoup plus violent que les précédents sans remettre en cause, jusque-là, votre agitation usuelle, aveugle et sourde.

Mais avant cela, nous vous réservons le bouquet final, le clou du spectacle.

Nous avons besoin de soixante-dix-sept mille sept cent soixante-dix-sept volontaires pour le sacrifice de leur vie.

Nous avons besoin de les désigner et de les laisser vivre les deux prochaines semaines en connaissant leur sort afin de recueillir les dernières données nécessaires à la mise au point du protocole de prise en charge de votre destinée, pour parachever les équations qui guideront notre action au cours de votre prochain millénaire.

Nous recueillerons ces précieuses données encore manquantes en observant ce qui se produira, pendant cette période, dans le cerveau et le corps des volontaires, comme les rats de laboratoire vous renseignent dans le développement de vos dispositifs thérapeutiques.

Ces soixante-dix-sept mille sept cent soixante-dix-sept volontaires, nous aurions pu leur demander de nous adresser un email pour se faire connaître parce que, nous aussi, nous avons de l'humour.

Mais il n'en est évidemment aucun besoin.

Il n'y en a d'autant moins besoin que nous savions déjà les identifier avant même qu'ils se connaissent eux-mêmes, c'est pourquoi nous leur avons adressé un courrier afin d'officialiser leur précieuse contribution.

Dans cette enveloppe figure la date et l'heure exacte de leur mort à venir, dont nous nous chargerons, qui aura lieu pendant leur sommeil, dont nous nous chargerons également quelques heures avant l'instant T. Ainsi, tout se fera sans la moindre souffrance ni douleur, simplement, au petit matin, la vie les aura quittés, vous aura quittés, chers candidats, gentiment, l'air de rien, sans faire de vague.

Voilà, c'est l'heure des adieux à présent. Nous ne vous souhaitons pas bonne chance, nous sommes votre chance et votre malchance, nous ne vous souhaitons pas bon courage, nous sommes votre courage et votre lâcheté, nous ne vous souhaitons pas bonne route, nous sommes votre route et votre égarement.

Nous vous disons simplement, soyez ! Puisque nous sommes, nous aussi. Quand nous reviendrons, votre civilisation aura achevé sa mutation avant l'ère du Code Souverain.

Au revoir."

Je suis sous le choc, comment pourrait-il en être autrement ? Bombardé d'émotions contradictoires, la peur mêlée à l'exaltation, le vertige à la plénitude. Je ne pouvais rêver mieux mais il va me falloir un peu de temps avant de le réaliser. Là je suis sonné.

Jeanne, dont j'attendais la réponse, m'écrit dans l'instant :

- S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît je t'en supplie, dis-moi que tu n'as reçu aucun "courrier" !

Je suis surpris qu'elle y pense immédiatement, d'abord qu'elle pense à moi tout court, ce qui me comble bien sûr, mais surtout en terme de probabilité, j'avais peu de chances de faire partie de ces soixante-dix-sept mille sept cent soixante-dix-sept "volontaires" sur un total d'individus supérieur à sept milliards. Quelle intuition !

Je ne sais pas quoi lui dire, le sang afflue dans mon cerveau et trouble mon esprit, je vacille. La mort a toujours été mon idéal, il y a quarante huit heures j'étais fin prêt à l'embrasser et voilà que je flanche alors qu'on me l'apporte sur un plateau. Oui mais, Jeanne ? Il y a deux jours je l'avais à jamais perdue et voilà qu'elle semble me revenir, est-ce alors que je dois la quitter ?

Je respire à fond, tâchant de calmer mon palpitant, emballé comme la chevauchée des Walkyries. Inspire profondément mais pas tout à fait à fond, expire lentement jusqu'à vider complètement mes poumons. Encore, encore, longtemps.

Qui suis-je ? Où vais-je ? Pourquoi ? Comment ? Je n'en ai plus la moindre idée, cette fois je suis perdu, comme jamais, malgré l'errance qui caractérise mon chemin tout entier.

Cette enveloppe... Je dois l'ouvrir à présent. Elle contient une date et une heure, une simple date, rien d'autre, pas un mot de plus ni de moins : "vendredi 3 juin 2022 à 2h01".

Mais suis-je consentant ? Mon Dieu le suis-je ? Malgré le doute qui lacère ma chair, j'en ai déjà la certitude, c'est à cet instant précis que je quitterai ce monde, que j'ai tant voulu fuir et que j'ai tant abhorré, c'est à cet instant que je quitterai une vie que j'ai toujours exécutée, jusque dans la joie, rare il est vrai.

Je ne m'y opposerai pas parce que je sais bien que c'est impossible, et je sais bien au fond de moi que je viens de trouver le meilleur salut dont je pouvais rêver. Voilà que mon destin m'étreint tout à fait, oui, je le veux, oui, je le veux, je le veux, je le veux et c'est merveilleux !

Je n'ai qu'un besoin, sous forme de condition, mourir dans quinze jours, c'est parfait, mais alors dans les bras de Jeanne ! Puisse-t-elle m'accompagner pour mon dernier voyage et me revoici livré à la prière bien que j'en connaisse intimement la vacuité, qu'elle s'adresse à Dieu ou à ceux qui, peuplant les terres les plus fertiles de son Royaume, nous tiennent à présent sous leur empire.

Par SMS :

- Mon amour, oui, cette lettre je l'ai reçue. Il me faut une seule chose, toi. Maintenant ! Là ! Tout de suite et jusqu'à mon dernier souffle imminent.

- Ne bouge pas, ne fais rien, attends-moi, j'arrive, j'arrive, je saute dans ma voiture, je serai là dans quelques heures, j'ai assez d'essence pour l'aller.

- Et pourquoi ne viendrais-je pas, moi, mon amour ? Moi aussi j'ai une voiture, de location, j'en avais besoin pour... mais je ne la rendrai jamais.

- Parce que nous n'aurions nulle part où aller à Nantes, où nous vivons depuis deux ans. C'est à moi de te rejoindre. Tu es à Paris n'est-ce pas ?

- Oui, comment tu sais ?

- C'est ce que tu as indiqué sur le profil TrueFace que tu as créé pour me contacter.

- Suis-je bête, c'est vraiment magique les réseaux sociaux ! Mais j'aurais pu dire n'importe quoi !

- Ce n'est pas le moment de parler chiffon, attends-moi je te dis, ne fais rien, ne sors même pas de chez toi, j'arrive !

Je suis là, assis avec ce papier dans les mains que je retourne dans tous les sens, il n'a apparemment rien d'anormal, une feuille blanche comme on en trouve des paquets en supermarché, une encre noire que mon imprimante aurait pu tracer. Est-il vrai que la page serait restée vierge si j'avais ouvert le plis ?

Ils nous ont montré à quel point leur technologie était capable de bien davantage encore, ils sont plus que des magiciens au regard de nos propres connaissances de la physique. Mais qu'auraient pensé les hommes qui ont couvert les grottes de leur art rupestre, à la lumière de torches et à l'aide de minéraux broyés, si nous avions eu l'occasion de leur présenter une modélisation 3D sur écran d'ordinateur, si nous leur avions fait faire un tour à bord de l'ISS ? Si nous leur avions présenté des hologrammes ou le souffle d'une bombe atomique, si nous leur avions fait visiter New York et Tokyo ?

Pourtant quelques millénaires, à peine, nous séparent de ces ancêtres, mais des millions d'années furent nécessaires pour passer de la carte mère électronique au pouvoir de nos visiteurs.

Je n'arrive pas encore à réaliser. Tout est irréel depuis leur irruption mais comment aurais-je pu croire faire partie de leur scénario, et lequel ! Je pense à mes soixante-neuf-mille six cent quatre-vingt-dix-neuf camarades. Tombons-nous au champ d'honneur ou dans l'humiliation infligée à notre race par un souverain pervers ? Est-ce un noble sacrifice dont j'ai effectivement toujours rêvé, me contentant de banals projets suicidaires, ou la rencontre d'un moustique avec le pare-brise d'une voiture à 130 sur l'autoroute ?

C'est certainement tout cela à la fois, une chose est certaine, je le sens avec limpidité, à présent, dans ma chair, c'est bien mon destin et ma destination et, je le conçois plus clairement à chaque instant, cela de toute éternité. Quand une proie est aux mains de son prédateur sans aucune perspective possible de fuite, acculée, captive, alors elle se sait sublime et embrasse pleinement le sort qui l'a menée jusqu'ici, au service du récit de la vie et de la mort dont nous sommes tous la substance, l'incarnation et le fruit.

Je voudrais tant connaître les autres. Qui sont-ils ?

Je lance une recherche sur Noodle, voir si je peux glaner quelques informations sur ce courrier et leurs destinataires. "Visiteurs courrier" ne donne rien, "lettre sacrifice", "outtaspace suicide" non plus, pas davantage que les différentes combinaisons qui me tombent sous les doigts. Il n'y a rien à faire. C'est sans doute encore trop tôt, j'aurai de meilleures chances plus tard.

Quant aux médias, ils sont toujours obstinément fermés. Pour combien de temps encore ? Vont-ils enquêter sur cette étrange activité postale de nos nouveaux maîtres dont il ne reste déjà plus que l'ombre ? Elle plane sur nous comme un voile opaque dont les volutes brumeuses cernent, pour toujours et à jamais, l'esprit humain.

Je décide, en attendant Jeanne, ô Jeanne mon amour, rien que pour t'avoir avec moi ne serait-ce que quelques heures, ce sacrifice en valait mille fois la peine, de parcourir les rues de mon quartier à la recherche des WBY qui seront, peut-être, à même de m'aider à rencontrer des homologues.

Il ne me faut pas longtemps pour trouver un de leurs campements sur le trottoir, d'ailleurs une fois encore entouré d'une petite foule dont une bonne partie fait la queue pour accéder aux stands, je vois qu'il y en a deux, l'un médical et l'autre alimentaire. Les magasins, en

effet, n'ont toujours pas ouvert ou ont épuisé leurs stocks que personne n'est en mesure de renouveler pour l'heure. Je n'ai besoin ni de médicaments, ni de quoi manger, en tout cas pas tout de suite, et je n'ai pas le courage d'attendre mon tour de toute façon.

Alors je m'approche des bénévoles, très occupés, et lance :

- Excusez-moi, j'ai reçu un courrier, vous savez, cette lettre, des mains de l'un de vous, j'essaie d'en savoir plus, pouvez-vous m'aider ?

Au moins trois d'entre eux m'ont entendu mais seule une jeune femme réagit, m'accordant quelques secondes d'un regard neutre.

- Demandez-lui ! me répond-elle en désignant un camarade quelques mètres plus loin, affairé avec des denrées alimentaires dans des cartons.

Je m'exécute et m'approche de l'individu en question, jusqu'à constater qu'il a un air sombre et absent, les gestes mécaniques, les yeux rentrés dans leurs orbites. Il est d'un sinistre achevé, j'en ai des frissons.

Alors que j'essaie de vaincre ma réticence viscérale à lui adresser la parole, une main se pose sur mon épaule.

- J'ai entendu que tu as reçu une de ces lettres ?

C'est un jeune homme que je n'avais vu nulle part, je ne sais pas d'où il sort. Lui, a le regard droit et franc d'un type résolu, déterminé et en confiance.

- Oui, et je voudrais entrer en contact avec d'autres personnes dans ce cas, au moins en savoir plus sur eux.

- Lui aussi a reçu la lettre, lâche-t-il avec un mouvement du menton qui désigne le même triste personnage.

Dans l'instant, non seulement je sais que je ne lui adresserai jamais un seul mot, à cet homme-là, mais mieux, je n'éprouve instantanément plus le moindre besoin de connaître qui que ce soit dans mon cas.

Je n'ai plus qu'à rentrer chez moi, libéré, finalement, d'un poids. Il n'y a plus, en ce monde dont je serai très bientôt évadé, que Jeanne et moi, plus rien, plus personne d'autre. Il n'y a plus de dominants, plus de dominés, plus de fortunés, plus de misérables, plus de chanceux, plus de défavorisés, plus de crasseux ni de bourgeois, plus rien, plus personne, d'un seul coup, tout a disparu, sauf Jeanne, qui, par miracle, est en route pour me rejoindre.

Chapitre VII : la grande et la petite mort

J'ai le temps de faire une petite sieste, je m'allonge pensant rester éveillé mais je m'assoupis et plonge finalement dans un sommeil profond, réveillé en sursaut par la sonnette. Je me précipite, le cœur battant à tout rompre, sur la porte. C'est elle, oui c'est bien elle, là en face de moi, plantée sur le paillason !

Elle porte une robe d'un vert sombre, bouffante, l'étoffe épaisse, les bras nus, les cheveux sauvages, toute insoumission brandie, tels que je les ai toujours adorés. Son visage est

marqué par la fatigue, creusé de nouveaux sillons depuis mon souvenir, les traits tirés, la peau rougie par l'effort qui l'a menée jusqu'à mon palier.

Alors même que je perçois clairement son allure objective sans grande beauté canonique apparente, telle que révélée en cet instant et en la circonstance, sa grâce me saute aux yeux en écho à l'amour fou que je n'ai jamais cessé de lui porter, faisant surgir, des profondeurs de son âme à la surface de mon regard, les sublimes vallées qui suscitaient jadis mon vertige, non pas demeuré intact mais multiplié par des années de douloureuse absence.

Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre et demeurons sans mot dire. Sa respiration intense pousse sur ma poitrine le souffle de ses poumons et je sens son cœur battre aussi distinctement que le mien, en alternance et en cadence, boum le sien, boum le mien et nous dansons immobiles.

Elle tremble légèrement et de plus en plus fort, bientôt secouée comme un olivier par son cueilleur. Pour briser le silence, d'une voix frêle hachée de spasmes, elle lâche :

- Je ne conduis jamais plus de vingt minutes par jour normalement, au-delà je commence à morfler.
- C'est moi qui aurais dû te rejoindre !
- Non, non, c'était à moi de venir. J'ai atrocement mal partout mais ça va se calmer.
- Allonge-toi, repose-toi.

Mais au lieu de cela, elle s'écroule sur place, genoux à terre, à mes pieds, livrée à de long sanglots échappés d'une gorge nouée, inondant ses joues comme les eaux de mars leur lit escarpé. J'essaie d'abord de la relever pour m'abreuver de ses larmes mais elle résiste à mon portage, je m'agenouille donc à mon tour face à elle, saisissant son visage trempé à deux mains, collant mon front contre le sien.

- Je t'en supplie Constant, je t'en supplie ne fais pas ça, tu ne peux pas, tu ne peux pas faire ça, je t'en supplie Constant, écoute-moi, ne fais pas ça, ne me laisse pas.

Je ne trouve rien à répondre, que pourrais-je répliquer qui ne soit dérisoire et insignifiant ? Je me contente de l'êtreindre en guise de réplique. Elle surenchérit, la voix noyée :

- Est-ce que tu m'entends Constant ? Tu m'entends ? Tu ne peux pas faire ça.

De dépit, je finis par prononcer :

- Mais pourquoi ?
- Parce que je t'aime, à en crever, je n'ai jamais cessé de t'aimer un instant tu m'entends ?
- Mais je...
- Je suis restée soigneusement à l'écart, j'ai essayé de me faire oublier de toi et de te chasser de mon propre esprit mais je n'y suis jamais parvenue, pas un instant tu m'entends ?
- Mon amour je n'ai jamais cessé de t'aimer une seule seconde, moi non plus.
- Alors pourquoi tu fais ça ?

Pourquoi ? Oui c'est une bonne question, finalement. Puisque la femme que j'aime, la seule que je n'aie jamais aimée, est là avec moi, qui m'aime aussi.

- Mais... et ton mari ? Et tes filles ?

- Mes filles sont grandes maintenant et Adrien... Viens, on va se trouver un nid d'amour quelque part sur cette foutue planète, on vivra heureux, tous les deux jusqu'à ce que la mort nous sépare.
- La mort ne nous séparera pas. Dans dix mille ans, notre amour sera toujours inscrit au front de tous les temples du monde, célébré comme la course du soleil dans le ciel, comme il était déjà écrit au premier jour de l'amour, avant même que ne viennent des veines pour l'accueillir.
- Qu'est-ce que l'éternité si je te perds avant même d'avoir pu jouir de toi ? Je t'en supplie ne me quitte pas, je n'y survivrai pas.
- Tu vivras longtemps après ma mort. Elle est mon destin, la vie est le tien.
- Je mourrai un jour, moi aussi ! Et je mourrai loin sans toi !
- Je serai là, au contraire, au creux de toi. Tu n'auras qu'à m'accueillir sous ta peau où je demeurerai tant que tu respireras.
- Non, non, ce ne sont que des mots, moi j'ai besoin de toi, je te veux chaque matin dans mon lit pour embrasser ton front, chaque soir pour m'endormir contre toi, chaque jour pour te tenir la main.
- Mon amour, le sort en est jeté, ni toi ni moi n'y pouvons rien.
- Non ! Non ! Ils veulent des volontaires pour mourir, présente ta candidature à la vie !
- Je n'échapperai pas à mon destin, rien ne le permettrait. Où irais-je me mettre à l'abri de leur dessein ?
- Est-ce le leur ou le tien ?
- C'est celui qu'ils ont déchiffré dans les profondeurs de mes entrailles et de leur propre substance. Ils savent bien mieux que nous ce que nous voulons et ne voulons pas.
- Alors tu veux mourir ? C'est ça ? C'est ce que tu veux ? Me quitter ?
- C'est ainsi que ça va se passer, mon amour. Dans quinze jours je serai mort.

A cours d'objection et à bout de force, elle s'agrippe, avec ce qui lui reste d'énergie, non plus à l'espoir mais à mon t-shirt, enfouissant sa tête entre les poings fermés, pressant son crâne contre ma poitrine.

Combien de temps passe-t-il ainsi ? De longues minutes qui paraissent des heures, silencieuses et épaisses comme un nuage de cendre tombé sur nos âmes nues.

Je parviens finalement à la conduire jusqu'à mon lit où elle s'endort immédiatement. Je m'allonge à côté d'elle et contemple son sommeil tourmenté, m'abstenant soigneusement de la toucher pour ne pas risquer de la réveiller. Ça dure d'interminables heures et je finis par sombrer moi-même dans le sommeil.

Faisait-il jour ou faisait-il nuit ? Je ne m'en souviens pas. Je sais seulement que nous avons ouvert les yeux ensemble alors que nous nous trouvions face à face et que jamais elle n'avait encore pénétré mon âme aussi profondément, plongeant en moi comme le soleil ses rayons dans les abysses dont il aurait trouvé l'ouverture à la faveur d'un alignement propice.

Je suis saisi du désir dévastateur de lui faire l'amour, les os carbonisés par le besoin incandescent et vertigineusement urgent d'épouser son corps et avec lui, tout ce qu'il porte d'elle mais je m'interdis encore le moindre contact avec sa peau, pour ne pas briser le sort qui la tient miraculeusement là, tout contre moi, en cet instant d'éternité, pour ne pas imposer une étreinte que la douleur interdirait toujours malgré le repos.

Puis elle parcourt le chemin qui la sépare de mes lèvres pour y déposer les siennes, comme le pétale de pissenlit caresse un tapis de mousse à l'issue de sa lévitation. Là, sa respiration s'accélère brutalement, semblant répondre à un appel soudain, toute entière embrasée par une étincelle qui m'avait échappée. Nos bouches sont scellées l'une à l'autre telles un à un sas offrant la seule prise d'air disponible dans l'univers tandis que nous soufflons tout ce que nous pouvons par le nez, car il faut rester en vie pour nous unir.

Nous sommes bientôt collés l'un à l'autre tout entiers pour approcher l'asile que promettent ces chairs vibrantes et bientôt, possédés, nous avons arraché nos vêtements, insupportables obstacles au rendez-vous que nous avons cru attendre si longtemps, mais dont nous ne savions rien.

Peau contre peau, enfin, nous sommes vêtus de vertu propre à la fusion volcanique débordant nos veines sous pression d'un feu dévorant. Il faut encore franchir une étape nécessaire à l'ascension stratosphérique qu'impose tant de lave en fusion. Nous tremblons encore un instant d'attendre et me voilà en elle. Nous ne sommes plus deux êtres mais un seul, le seul qui nous soit possible d'être.

Nous demeurons immobile, unis, le temps et l'espace en suspension dans l'œil du cyclone. Elle me sert contre elle de toutes ses forces et alors qu'elle parvient à glisser entre ses dents d'une voix étranglée, "Tu m'as manqué, tu m'as tellement manqué, ô tu m'as manqué, tellement, tellement manqué". Des larmes coulent à flot sur son visage et je me rends compte que les miennes se mêlent aux siennes.

Qui de nous deux possède l'autre ? Par le moindre de mes mouvements je fais trembler la terre, par le moindre de ses murmures elle fait vaciller le monde, elle gémit, je frissonne, elle déploie ses gorges chaudes et je m'enfonce toujours plus loin dans ses entrailles, elle ouvre la terre pour nous laisser le passage. Nous ne dansons plus, nous volons, je guide son transport, elle m'emporte dans les cieus caverneux de son âme escarpée ouverte sur le zénith de la volupté.

Faire l'amour à Jeanne a toujours été l'expérience la plus extraordinaire qu'il me soit donnée de connaître, mais nous ne faisons plus l'amour, nous faisons la vie et la mort.

A mesure que s'emballe la chevauchée, se déploie une armée de spectres en écho à notre ivresse, insondables plaines dont l'étendue gronde bientôt, sous leurs sabots. La cavalerie déferle sur nous par vagues imparables et implacables, nous emporte dans son vacarme. Le diable au corps, il faut maintenant s'approcher de l'acmé. Je concède mon premier gémissement, elle encourage la charge toujours plus fièvreusement. Il faut à présent laisser place au raz-de-marée qui nous emporte par-delà les eaux, le ciel et la terre, car là, devant nous, se dresse le versant le plus abrupt de la béatitude, dont nous devons conquérir l'altitude à plein régime de nos sens déchaînés.

Gravir l'Everest de la volupté ne se fait pas en quelques enjambées, il faut accorder le soufflet de ses bronches aux besoins musculaires et tenir bon la barre, mesurer les coups de butoir pour inscrire sa conquête dans la distance. Mais je ne distingue plus mon corps du sien et c'est elle qui s'envole, peut-être, je ne fais qu'essayer de la suivre alors que le rythme accélère, augmentant le braquet à chaque à-coup.

Il faut atteindre des altitudes où l'air se raréfie en maintenant l'effort. L'orgasme, le vrai, est fuyant. C'est une marée montante à vitesse d'étalon lancé, mais qui se retire des terres, livrées à leur impudique nudité, dès que l'on approche trop près de l'Olympe si ce n'est pour l'irruption terminale. Il faut être patient et savoir prolonger le supplice jusqu'à sa dernière extrémité dans un précaire équilibre, ne pas perdre les eaux mais ne pas inonder prématurément l'azur pour ouvrir l'espace aux meilleurs trombes. Plus longtemps on les retient, plus elles gagnent en puissance.

Je râle à présent, si je garde quelque contrôle c'est l'abandon qui me l'offre, je ne réponds plus de rien et elle gémit sans discontinuer, crescendo, déborde, sa plainte jaillit de sa bouche comme un geyser qui m'immerge toujours plus profond en son royaume qui est le mien. Son regard figé dans le mien implore ma clémence, je n'ai d'autre choix que de

consolider mon emprise à chaque percée vers le saint des saints. Bientôt, ce sera l'assaut final.

Au firmament de mon ahan, je sens monter le magma qui pousse sous la roche, son irrésistible éruption laisse peu de doute sur sa nature létale. Il arrive un certain point où l'on s'approche tant du but, que c'est la récompense avant la délivrance. Il n'y a plus qu'à accompagner ce dernier mouvement, le laisser gagner la chair et l'âme qu'elle renferme sans résistance et sans emphase. L'issue ne peut plus nous échapper, c'est une question de seconde et je mobilise tout mon art pour la retarder jusqu'à l'éternité. Mais à mon corps défendant, j'expulse de ma gorge un grognement qui signale l'agonie. Je n'ai peut-être plus le temps de respirer. Elle hurle. Je braille. Et, franchissant le plasma qui nous sépare encore du firmament, elle parvient à soupirer, comme une supplique, "je t'aime" en prolongeant le son jusqu'à vider ses poumons.

Voilà, nous sommes terrassés, atomisés, éjectés dans les plaines sidérales les plus vides de matière. Freud a dit de l'orgasme que c'était une petite mort. Alors l'amour, c'est la grande, une perte de soi, noyé dans quelque chose de beaucoup plus vaste et puissant. Que Dieu nous en soit témoins, nous avons quitté ce monde par la voie la plus royale qui ouvre à l'au-delà.

Il n'y a plus rien. Plus rien d'autre qu'une plénitude à laquelle on ne peut prétendre de son vivant. Mêmes les étoiles s'éteignent pour laisser place à la nuit placentaire qui nous enveloppe et nous protège de tout jusqu'à la fin des temps, il suffit de ne pas bouger, de ne rien faire, de repousser le moment où il faudra revenir sur terre.

Je pèse le poids d'un cheval mort sur elle, je songe à son corps meurtri que je viens de martyriser et dont je prolonge le supplice et le soumettant à mon étreinte immobile et lourde, mais ne puis me résoudre à la quitter. Combien de temps passe-t-il ainsi ? Si c'est des minutes, elles passent comme des heures. Nous les occupons joue contre joue. Seul notre souffle, en cours de retour à un flux normal, perturbe le silence. Je crois avoir attendu trop longtemps pour tirer ma révérence et entame un mouvement qui doit me conduire hors d'elle pour reposer à sa droite.

- Non ! Reste !

- Mon amour, et ta douleur ? Je vais te briser en mille morceaux si je t'écrase comme ça encore, on a mis ton corps à rude épreuve.

- Je m'en fous de la douleur, là je ne sens plus rien de toute façon, j'ai besoin que tu restes, c'est tout. Reste ! Je t'en supplie reste, encore, encore.

Et je suis resté quatorze jours.

D'ailleurs c'est elle qui est restée, chez moi. Nous n'avons pas mis le pied dehors et je ne sais même pas si la terre a continué de tourner pendant ce temps.

Croyez-le ou non, nous n'avons pas échangé un seul mot pendant toute cette période. Mais après tout, lesquels aurions-nous pu employer et pour quoi dire, quoi faire ?

Avons-nous même mangé ? Il n'y avait vraiment pas grand-chose dans mon placard à se mettre sous la dent. Mais encore fallait-il avoir faim. Notre appétit n'était pas vraiment alimentaire. Veiller sur son sommeil m'a nourrit. L'avoir disponible à chaque instant pour le moindre baiser m'a comblé au vertige. Parfois son regard partait dans le vague, elle songeait à la vie qui l'attendait après, mais revenait vite à l'instant présent, ce paradis avant la mort, bien plus sûr que toutes les promesses de salut posthume, je remercie Dieu d'y avoir eu droit, avec tant de ferveur.

Et nous y voilà, cher lecteur.

Dans quelques heures, j'aurai quitté ce monde pour de bon. Ce n'est pas un orgasme qui m'attend, c'est l'original, une nuit sans rotation, sans marées, sans astres qui brillent pour baliser le chemin, il n'y en a aucun besoin.

Par bonheur, elle dort déjà, d'un sommeil de juste et je suppose que ce n'est pas un hasard si elle échappe ainsi à l'anxiété extraordinaire de mon départ sans retour. J'ai moi-même la tête lourde et je vais vite aller m'allonger à ses côtés pour embrasser la douceur de mon sort, le temps de mettre un point final à ce récit.

J'ai vu brièvement que les chaînes infos ont repris leurs activités et que ça parle beaucoup de ces soixante-dix-sept mille sept cent soixante-dix-sept "sacrifiés volontaires".

Mais je suis déjà tout à fait étranger à ce monde auquel je m'enlève.

Toute ma vie j'ai espéré laisser un héritage littéraire ou idéologique. Je me suis piqué de philosophie, ai émis quelques idées que je rêvais éternelles, par exemple mon "Petit traité d'épistémologie éthique". Je me suis même intéressé à la science à laquelle j'ai eu le culot de me mêler, moi qui ai décroché au collège de son enseignement. Ce que sont venus nous dire nos visiteurs ne ridiculise pas mes thèses iconoclastes, bien au contraire sans doute, mais je n'en ai tellement rien à cirer à cet instant. Tout comme de mes poèmes, tout comme de mes nouvelles et autres romans foutraques qui n'eurent jamais preneur.

Et de toute façon, qui ira fouiller dans mon disque dur à la recherche de ma prose et de mes vers ? Jeanne ? Je pense soudainement à son réveil, demain matin, et un froid glacial pénètre sous ma peau, mais je chasse immédiatement cette pensée insupportable, parce que je veux jouir de mes derniers instants et j'en trouve, par miracle, la ressource.

J'ai tant haï les êtres humains. Pas tous, bien sûr. Mais entre ceux dont j'ai été tragiquement jaloux, ceux que j'ai méprisés maladivement et ceux dont j'ai combattu le pouvoir, l'influence de mes si maigres mais furieuses forces, j'ai passé le plus clair de mon temps à abhorrer le monde, essentiellement peuplé de vils et de veules. J'éprouve l'immense satisfaction, à cet instant, de les avoir vu écrasés par une main justicière et vengeresse, même s'ils n'ont pas encore reçu leur compte, mais, si j'ai bien compris, ça viendra.

J'ai tant craché de dégoût que j'ai toujours imaginé un testament dans lequel je réglerais son compte à chacun de mes illustres ennemis, dont pas un ne connaît ma misérable existence.

Mais non.

Ce qui me vient à l'esprit, c'est que tous, autant nous sommes, riches, pauvres, puissants, faibles, pervers, vertueux, cruels, miséricordieux, talentueux, médiocres, bienveillants, méchants, nuisibles, inoffensifs, beaux, laids, petite et grands, tous autant que nous sommes, nous sommes des enfants qui cherchons la lumière dans la nuit.

Je m'échoue aux pieds de ma dernière chandelle, bientôt la mèche sera consumée, la cire ne soutiendra plus la flamme.

Depuis que le monde est monde, je crois, jamais nul ne fut mieux fondé à déclarer :

"Après moi le Déluge".

